PS
8508
.U36S5

NUNC COGNOSCO EX PARTE

THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

C.A. DORION & FILS
RELIEURS
QUEBEC

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/silhouettesdaujo0000dula

6988

A mes camarades du "Devoir"

Silhouettes d'aujourd'hui

JUSTIFICATION DE TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires sur Japon effiloché, numérotés à la machine de 1 à 100, dont cinquante hors commerce.

Paul Dulac

Silhouettes d'aujourd'hui

Montréal
LE DEVOIR
336, rue Notre-Dame (est)

MCM XXVI

"Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme; il est malaysé d'y fonder jugement constant et uniforme".

(MONTAIGNE, Essais, I, 1)

"Je consens.... que l'on dise de moy que je n'ay pas quelquefois bien remarqué, pourvû qu'on remarque mieux".

(LA BRUYÈRE, Caractères, préface)

Note-Préface

Ces Silhouettes d'aujourd'hui *ont paru dans le* Devoir, *du 11 octobre à la mi-décembre 1926.*

L'auteur les a légèrement retouchées pour les réimprimer en brochure.

Telles quelles, il ne faut pas les confondre avec des portraits. Ceux-ci seraient plus soignés, plus complets, plus achevés, — sans doute aussi plus justes.

L'auteur, journaliste de son état, se complaît, à ses heures de loisir, à relire La Bruyère. S'il y paraît, il l'admet d'avance. Cela vaut bien de lire Ladébauche.

Montréal, 15 décembre 1926.

M. MEIGHEN

Entré aux Communes en 1908, il en sort cette année. Dix-huit ans de vie publique, dont la première période l'a mis en évidence, la deuxième l'a porté aux postes élevés et dont la troisième marque un déclin.

Il dépasse à peine la cinquantaine et déjà c'est la retraite. On a voulu en faire un Macdonald. Il le fut moins qu'à demi. Il a des qualités sérieuses, des défauts marqués, il a eu des phrases malheureuses, — par exemple, celle sur la banqueroute du Canada pour l'Empire, — d'excellentes intentions, des actes condamnables, des gestes louables, des indulgences étonnantes, d'éclatantes erreurs de jugement.

Il reviendra peut-être à la politique active, — plus tard. La retraite corrigera certains de ses défauts, adoucira aussi son âpreté à la bataille, l'âge aidant. Il sera entre temps grand avocat, très fort, très couru. Il brillera plus au barreau que dans la politique où les circonstances l'ont à la fois servi et desservi.

De la mêlée dont il sort, il emporte le souvenir d'amis dévoués, de partisans d'une loyauté douteuse, d'ambitieux qui l'ont miné, aux mauvaises heures, l'auraient salué, victorieux, et l'ont lâché, battu. Il pourra désormais mener une vie de famille agréable et douce, dans un intérieur que préside une femme charmante.

Il aura des loisirs. Et s'il pense aux luttes qu'il subit, où il est tombé, il se dira qu'à tout prendre il eut sa part des honneurs et que la fortune politique peut lui revenir...

M. GUTHRIE

Il est vaste, solennel, d'apparences puissantes, tel le Moïse de Michel-Ange. Il conduira son peuple à travers le désert de la première session de ce parlement-ci.

Il voulait être ministre. Laurier tomba comme M. Guthrie croyait le devenir. De 1911 à 1917, il dut attendre l'heure. Elle tardait. Il la brusqua. Libéral un soir, il s'éveilla le lendemain unioniste. C'est que, s'il ne l'était devenu, ses électeurs l'auraient désavoué. Or, s'il était attaché à sir Wilfrid Laurier, il l'était davantage à son titre de député, à son rêve de ministre. Il resta l'un et devint l'autre.

Moins jeune que M. Meighen entré aux Communes huit ans après lui, M. Guthrie fut ministre moins vite. Ils se rejoignirent dans le ministère d'union Borden. M. Guthrie fut plus tard des deux cabinets de M. Meighen. Le voici séquestre de

la succession ouverte. Il doit quitter la place en 1927. Mais, en un quart de siècle, il aura été député, ministre deux fois et enfin chef de son parti. C'était tout son rêve. Que demander de plus à la fortune ?

De haute taille, c'est un magnifique interroi d'apparat. Il a tout le physique d'un vrai chef, s'il n'en a toute la tête. Voix forte, périodes pleines, balancées, gestes amples, larges, indignation facile et grandiloquente, expérience approfondie des comités, des Communes, des roueries et des milieux parlementaires, élégance des poses, de la mise et du vêtement, tels sont les dons de ce géant myope, indolent, bon enfant, gai compagnon à ses moments. Il remplira le fauteuil de M. Meighen; il y prendra même deux fois plus de place pour impressionner la moitié moins l'électeur.

Mais n'est-ce pas ce qui convient, pour

l'heure: un demi-chef—entre le roi-soliveau et le roi-grue du fabuliste ?

M. RINFRET

Fonctionnaire, il étudiait à vingt-deux ans, à la bibliothèque des Communes, Fréchette et Crémazie; il publiait même des plaquettes de critique littéraire. A vingt-cinq ans, il était chroniqueur parlementaire. Deux ans plus tard, il devenait directeur de quotidien. Depuis une couple d'années, il le restait de nom; la politique active l'avait pris au journalisme, qui en a fait un ministre; c'est à peine s'il a quarante-trois ans.

Carrière brillante, ascension rapide. Son chef, M. King, était, il est vrai, du cabinet Laurier à trente-cinq ans. M. Meighen devint ministre à quarante et un ans. C'est plus tôt que M. Rinfret. Mais celui-ci débuta par la littérature au lieu de prendre la voie de la sociologie, comme M.

King, ou d'entrer de plein pied dans la vie publique, comme M. Meighen. Au reste, ces deux rivaux furent l'un et l'autre, dès le départ, de terribles bûcheurs, ennemis du calembour. M. Rinfret, amateur d'art et de bons mots, dilettante, a flâné au long du chemin. Mais s'il a pris son temps, il est néanmoins arrivé.

Rien ne l'a jusqu'ici pris tout entier. Il s'est partagé, allant de la critique littéraire ou musicale jusqu'à l'archéologie; car, au temps où il fut *Graindorge*, il crut découvrir le sculpteur ignoré jusque là d'une fameuse Vénus. C'était de la haute fantaisie... et M. Rinfret abandonna dès cet instant *Graindorge* à Taine, pour ne plus faire que de fréquents discours et de rares articles politiques. Un soir, au *Windsor*, où l'on fêtait entre amis Montpetit, à la veille de son départ pour la Sorbonne, M. Rinfret parla avec un tact

et un goût exquis. La littérature l'avait repris.

C'est un ministre et un homme public d'un type rare en notre pays: il a des lettres, de la culture, de l'esprit, et ne se prend pas outre mesure au sérieux.

M. FAUTEUX

Les anciens étaient superstitieux. Nous aussi. Ils firent de la Fortune une déesse. Nous croyons à la chance, et M. André Fauteux, à la mauvaise chance. Car si la Fortune, comme Janus, a deux faces, elle ne lui en a jamais montré qu'une, la grimaçante.

Elle lui est injuste. Il y a dans la vie publique des hommes moins doués que lui et plus heureux. Lui, toujours il n'a touché le but que pour le voir fuir. Ainsi, jamais il ne vint si près de la victoire qu'en

1911. A la dernière heure, un vice de procédure lui barra la route ouverte et belle.

M. Meighen, à l'été de 1921, le fit ministre. Il le fut trois mois. Puis M. Meighen perdit le pouvoir et M. Fauteux, son élection et son poste. Vint 1925. Il voulait Laurier-Outremont. M. Monty le lui prit, — pour le perdre. Et Bagot, tournant le dos à M. Fauteux, élut un agonisant. Deux mois après, M. Fauteux revint. Il se croyait élu, grâce à M. L'Espérance. Espérance vaine. Bagot l'écarta derechef. En 1926, M. Meighen le reprit dans son second cabinet. De nouveau Bagot le battit, — cela faisait trois fois en moins d'un an, — de nouveau il perdit son titre de ministre. Comment, après cette déveine tenace, ne pas croire en une Fortune hargneuse et grimacière ?

Pourtant, M. Fauteux a du talent, de la bonne foi, de la parole, de la culture, s'il

ne goûte l'humour ni l'ironie. Ils considèrent, sauf la Fortune. Il n'a pas encore perdu ses illusions; il se dit qu'*il n'est chance qui ne retourne*. Proverbe consolant; mais une réalité amère le dément, dans sa vie.

A la veille du 14 septembre 1926, un journaliste pariait sur la défaite de M. Fauteux. — "Avez-vous un tuyau sûr ?" lui dit-on. — "Je ne sais rien; mais il est si malchanceux". Le journaliste gagna. Dès avant cela, M. Fauteux n'aimait guère les journalistes. Il continuera de ne les pas aimer; et eux, de l'estimer.

M. CARDIN

Sir Lomer Gouin disait, une de ces semaines-ci, au *Cercle Universitaire*, en se tournant vers M. Olivier Maurault, nouveau curé de Notre-Dame: "Nous sommes, vous et moi, M. le curé, des Sorelois. Ne l'oublions pas." Voilà deux Sorelois ren-

ux sommets; et s'ils ne sont pas sur même, ils voisinent, Place d'Armes.

Tout près, ils ont un troisième *pays*, un autre Sorelois, M. Cardin. Il fait de brèves apparitions à l'Hôtel des Postes, aux bureaux du ministère fédéral. D'une activité tenace, il vient y surveiller à la fois les intérêts montréalais du ministère et du parti. Originaire d'une ville où l'on ne parle que chantiers, constructions navales, chenal, dragues et dragueurs, il convenait que M. Cardin prît la barre de la marine et la gardât.

Quand ses concitoyens l'élurent pour la première fois en 1911, à 32 ans, M. Cardin était à peu près inconnu hors de son patelin. Pourtant, dès lors, un des plus brillants avocats montréalais, son ancien camarade d'université, dit dans un petit groupe: "Ou je me trompe, ou Cardin sera ministre". Borden, la guerre, Meighen et les années passèrent. M. Cardin fut

du ministère King en 1924. Depuis, surtout, il s'est révélé. Tribun populaire déjà prisé dans toute la vallée du Richelieu avant 1921, connu d'un bout à l'autre de la province depuis 1925, recherché partout pendant l'élection de 1926, il a du *pectus*, du souffle, une fort belle voix. On connaît moins ses dons réels d'administrateur sévère et vigilant, si les conservateurs ont appris, en 1925 et en 1926, à connaître à leur grand dam son esprit d'organisateur madré.

On lui fait un défaut d'une qualité rare chez un homme politique: la modestie. S'il sait parler au public, il parle peu aux Communes. S'y réserve-t-il, comme s'il doutait de soi ? Aussi tant de députés y parlent! N'importe. S'il persiste à se taire, on le taxera de vouloir faire dire de soi: "Pourtant, si Cardin voulait..." et de préparer sa rentrée.

M. EDWARDS

C'est Guillaume d'Orange au millième. Il regarde Rome de ses petits yeux bridés; et Rome tremble. Du moins il le croit et se rengorge. Mais Rome ? Rome ne le connaît pas; le soleil ignore l'existence des bestioles infinitésimales qui s'agitent dans ses rayons.

M. Edwards a des hallucinations. Il a vu Rome jusque dans la tête de M. Meighen. Pourquoi M. Meighen ne l'a-t-il pas fait ministre en 1926 comme en 1921 ? Parce que Rome n'a pas voulu; *Roma locuta est*, pense M. Edwards.

Quand ce Homais de Cataracoui parle ailleurs que dans les loges, tout le monde sourit, ou s'en va. Rome travaille pour s'annexer le Canada. Rome veut édifier une république française sur les bords du Saint-Laurent. Le Pape va transporter le Vatican à Montréal. L'homme en sou-

tane menace le Canada et l'Empire. Tels sont les principaux clichés de M. Edwards. Ils ne terrifient qu'une poignée de frères ignares.

Il n'est ni formidable, ni redoutable. Ce médecin est la réincarnation de l'ancien docteur Sproule, — pourquoi diable la médecine enfante-t-elle pareils phénomènes ? — un docteur Sproule plus corpulent, moins onctueux, plus brutal, aussi bafouilleur, aussi fermé d'intellect. M. Bourassa dit un jour ne pas désespérer de le convertir. Il s'abusait. Comment loger le bon sens sous une pelure d'orange ?

Qui conseillera donc à ce docteur l'ellébore pour dissiper les vapeurs jaunes qui lui obstruent l'entendement ? Tout l'ellébore, hélas! y passerait sans le lui nettoyer.

M. KING

Au temps de sa jeunesse, a-t-on dit, il lisait des ouvrages de sociologie aux jeunes filles qu'ils fréquentait. La sociologie n'est pas langue comprise au pays du Tendre. Cela explique que M. King soit célibataire.

Mais peut-être M. King ne voulut-il jamais parler de ses sentiments ? Car, ses amis l'affirment, il doute de soi. On ne l'aurait guère cru, à la façon hardie dont il fonça sur le cabinet Meighen en juillet dernier. Il ne douta de rien alors, quand la masse de ses partisans doutaient de tout. Il eut raison contre eux, les conduisit malgré eux à la victoire.

Il est venu des milieux universitaires et intellectuels à la politique active. Anomalie, en un pays où les hommes politiques sortent presque tous d'autres couches sociales. Cela explique le préjugé de tant d'hommes d'affaires à son endroit. Pour

eux, c'est un *idéaliste*, ce n'est pas un *homme pratique*. Que peut faire en politique un théoricien, un homme d'étude, de bibliothèque ? Avoir des idées générales, de la culture, du fond; s'élever au-dessus des simples politiciens *pratiques*; savoir où l'on va; s'imposer à un parti, à l'opinion; persister contre la malchance, s'entêter à se rendre au but, s'y obstiner, réussir.

M. King a fait tout cela. Qu'importe qu'il semble pris au dépourvu lorsque d'aventure un nouvelliste de Londres lui demande, gouailleur, s'il fend du bois à sa maison de campagne de la Gatineau, s'il y bûche des arbres. Il n'en abat pas que de tout petits. Il vient de donner un rude coup de cognée dans le chêne conservateur. S'attaquera-t-il demain au tronc impérialiste, après en avoir secoué les branches ?

Cet homme trapu, au langage parfois idéologique moins clair que sa pensée,

un peu tatillon, tenace et volontaire, rompt les mailles d'une timidité naturelle, quand la certitude d'avoir raison bout en lui et le hausse jusqu'à l'éloquence.

On lui reproche une formation et une science trop livresques. C'est au moins qu'il a étudié, cherché honnêtement à se renseigner. La lutte pour la survie politique qu'il a menée ces années-ci paraît avoir aiguisé chez lui un sens véritable des réalités. Attendons l'épreuve décisive du nouveau parlement...

M. LAPOINTE

"Je sais maintenant de qui acheter mon bois de chauffage", dit M. Lapointe à Londres, comme un journaliste demandait avec sérieux à M. King, dès l'arrivée: "Est-ce vrai que vous fendez du bois à la campagne ?"

Notre ministre de la Justice est gai. Il

n'est pas de ces gens que leurs fonctions figent en une attitude roide et compassée de Polichinelle embroché. Parce qu'il est à la Justice, il ne se croit pas obligé de chevaucher interminablement code, statuts et recueils de législation, de ne rire que s'il y est autorisé par bill de la Chambre et du Sénat ratifié par le gouverneur général. Il garde de la campagne québécoise où il est né, du chef-lieu régional où il pratiqua le droit, le goût du bon mot, de la plaisanterie, le langage du terroir. Qui le lui reprochera ?

Ne sait-il pas en temps opportun être sérieux, grave, éloquent ? On l'a vu, dans les milieux parlementaires, où, des semaines durant, il retint sur le bord de l'abîme un parti vacillant, inquiet et orphelin. Un faux pas l'aurait perdu. M. Lapointe les lui évita tous, se haussa davantage dans l'estime de ses adversaires, dans l'affection de ses partisans et rendit enfin avec joie

au chef qu'il avait fait choisir en 1919 des rênes qu'un autre, plus ambitieux, moins franc et moins modeste, eût rechigné à lui remettre.

Ministre de la Justice du Canada, délégué en 1922 à Genève, en 1926 à la conférence de Londres, quel chemin parcouru depuis moins de trente ans par ce géant cordial qui, dans son temps d'université, ouvrait les parades d'étudiants québecois à côté du globulaire Barrette le Bref, hier député de Berthier! M. Lapointe a gravi les sommets sans arrivisme, sans intrigue. Si les circonstances l'ont servi, son talent aussi et surtout, au point qu'en vingt ans le jeune politicien un peu embarrassé de 1904 est devenu l'homme politique souple et délié qu'entrevit jadis chez lui son maître, Laurier.

D'ici peu d'années, il aura vingt-cinq ans de carrière. Alors il sortira — peut-être même avant, — de la vie publique:

car cet homme d'apparence robuste n'a pas la vigoureuse santé qu'il annonce. Il sera, l'un de ces mois prochains, membre d'un des plus hauts tribunaux canadiens. La politique y perdra un homme désintéressé, de bon conseil, honnête et droit; la magistrature y gagnera un juge de bon sens, accueillant, cordial et cultivé. A son foyer, une femme et des enfants charmants ne s'en plaindront point; et il ira rajeunir ses nouveaux collègues de son esprit jovial, de son rire gaulois.

M. DU TREMBLAY

Ce petit homme glabre sculpté par ses soins et de son vivant dans la pierre d'un bas-relief grotesque ne respire pas; il aspire.

Jeune avocat inconnu, il voulut être député. Député, il rechercha le Conseil législatif. Conseiller, il aspire au Sénat. Profane de la navigation et des transports,

on parla pendant un temps de lui confier le gouvernement du port de Montréal qu'il ambitionnait. Méconnu de la *Presse*, il en devint le maître. Directeur de journal sans être journaliste, il projette de s'annexer la *Patrie*, de réussir le trust des journaux français à Montréal, d'en faire rédacteur en chef Ladébauche. Du *Quousque non ascendam* fameux, il fait sa règle de vie; et s'il ne l'a porté au blason flambant neuf gravé sous le porche du plus parvenu de ses hôtels, il le traduit ainsi: *A quoi ne puis-je aspirer* ?

Tout ou presque lui réussit. La Bruyère, s'il ressuscitait, le mettrait dans ses *Caractères*. Arrivé, décoré, vernissé, il est serviable aux grands et aux puissants, souple devant les partis au pouvoir ou qu'il croit devoir y monter, audacieux aujourd'hui, demain complaisant et modeste, preste à se hisser sur la clôture, à en descendre et à y remonter, flaireur et habile dans

l'immeuble, entendu dans le bâtiment, expert aux lancements financiers, heureux dans ses mille et une entreprises, prudent, avisé et retors, insinuant et riche de ressources, ne se livrant jamais s'il se promet souvent, parti de loin et rendu partout. On ne dit plus: *Lorenzo le Magnifique*, mais *Pamphile le Magnifique*.

Il convenait qu'il devînt maître à la *Presse*. Ne se ressemblent-ils pas en tous ces traits: amour de l'éclat, somptuosité des façades, adulation de la faveur publique, dédain de l'impopulaire, absence d'horizons larges, oubli des évolutions, communauté des origines et rapidité de la fortune ?

M. MONTPETIT

Il n'a pas cinquante ans, s'il a de belles tempes grises. Et déjà le nombre de ses anciens élèves est grand, au barreau, dans le commerce, l'industrie, la finance, un peu partout. C'est un des animateurs de

notre génération. Il aura été, dans notre province, un des maîtres de l'époque, l'un des plus désintéressés. Il a certes beaucoup et bien travaillé. Mais il reste des gens pour s'imaginer obtusement que le travail intellectuel ne se voyant pas, n'enrichissant pas, ne compte pas. Encore un peu ils prétendraient qu'il n'a rien fait. Ne mesurent-ils pas tout à l'aune de la façade matérielle, de la fortune acquise ? Il les entend, le sait et cela, parfois, le rend un peu las, presque désabusé, le porte à douter de soi et de son œuvre. Il ne faut pas, Montpetit !

Lamarche, David, Perrault, Montpetit étaient, il y a dix ans, l'orgueil de notre génération. Un matin d'octobre 1919, nous avons reconduit le premier, sous les arbres s'effeuillant, aux pentes du mont Royal. David venait d'entrer dans la politique active; elle l'a pris tout entier depuis, il n'en a plus que pour elle. Per-

rault travaille, plaide et monte. Et Montpetit est resté sourd, heureusement, à ceux qui voulurent cent fois le lancer dans la mêlée pour laquelle il n'est pas fait et n'a pas de goût.

Dressé selon les méthodes françaises les meilleures, canadien de cœur et d'âme, il s'est voué à la formation intellectuelle, à l'enseignement universitaire. Il a monté à force de persistance et de ténacité insoupçonnées chez lui, des œuvres qui se développent, — telle son *Ecole des Sciences Sociales, Economiques et Politiques*. Il fait des conférences courues et qui méritent de l'être, de remarquables travaux, des cours précieux. Et il reste modeste, malgré ses succès d'ici et d'outre-mer.

On l'a mis un jour à une tâche lourde où trop de son temps s'éparpille sur des ouvrages de routine et d'administration dont il faudrait le décharger sur d'autres, moins brillants. Il est une compétence mal uti-

lisée, privée du loisir nécessaire à la mise au point de l'œuvre définitive qu'il porte dans son cerveau, mais n'a pu placer encore sur les rayons de nos bibliothèques, et que nous attendons de lui, qu'il nous doit.

Quels gouvernants sages oseront un jour le beau geste de le nommer représentant, au Sénat, de l'élément intellectuel canadien-français ? Ce serait le mettre à même de donner toute sa mesure; — car il ne serait plus alors rivé à de fastidieuses besognes où ses plus beaux dons et tout son acquis restent, quoi qu'il veuille, à demi improductifs.

M. LEMIEUX

Au temps où il mena de front droit et journalisme, il parut d'un libéralisme démocratique jugé fort audacieux par ses contemporains.

Depuis, il est devenu député, ministre, il a vécu dans l'entourage des grands

et des chefs, il fut chef lui-même, il a vu de près les erreurs de la démocratie, certains de ses mensonges; chargé de missions à l'étranger, il a voyagé, lu, réfléchi, philosophé. Et si d'aventure il pense à telles de ses anciennes harangues, il doit sourire, hausser les épaules, se dire avec une pointe d'indulgence amusée: "J'étais jeune". Car il aimait à parler, dès l'université, il devait devenir un des maîtres canadiens de l'art oratoire.

Il fut tour à tour journaliste, avocat, professeur, homme politique. Il est homme de travail, d'une culture qui s'approfondit et s'affine à mesure qu'il avance dans la vie. Homme pratique et qui sut toujours faire la part aux soucis d'ordre matériel, les événements l'ont acheminé vers un mysticisme raisonnable, sensé. Ainsi a-t-il pu la même semaine, ces mois-ci, intéresser un congrès de banquiers américains en leur parlant de sujets d'ordre

temporel et toucher, émouvoir jusqu'aux larmes des disciples de François d'Assise qu'il entretint avec une foi admirative du *Poverello*, de son humble vie, de ses touchantes vertus.

Il a jadis porté de durs coups, il en a reçu de rudes. Il fut tantôt flagorné et adulé, tantôt critiqué, combattu. A ceux qui l'attaquèrent franchement dans une mêlée où de prétendus amis lui décochèrent des coups sournois, il n'en a guère longtemps voulu. Il n'y a pas chez lui place pour des rancunes inextinguibles. Du jour où il sortit de la politique active, bien qu'elle lui réservât encore des faveurs immédiates, il renoua de vieilles amitiés tenaces, oubliées, presque perdues dans la poussière des combats.

"*Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve*", écrit La Bruyère. M. Lemieux fait mentir le moraliste. Il

sera, s'il y tient, longtemps président des Communes. C'est qu'il y met la dignité, l'aisance, la cordialité, le souci de la justice et le sens des nuances qu'il faut. Il y joint le physique, la démarche, la voix, les connaissances et la culture générale, un ensemble de dons que trop souvent d'autres hommes, favoris politiques ou qu'ont imposés les circonstances, n'ont jamais apportés à ce haut emploi.

Il a soixante ans, belle santé, l'œil vif, le teint frais, le port solide, délibéré. Que ne se retire-t-il quatre mois tous les ans dans son hospitalière villa de la Malbaie ? Il y écrirait, du pupitre où il a vue grande ouverte sur les Laurentides et l'estuaire du Saint-Laurent incomparables, ses *Mémoires*, tels qu'il les narre au hasard d'une causerie amicale. Il y ferait défiler les hommes publics, les grands capitaines d'industrie ou de chemins de fer, les littérateurs, les écrivains, les journalistes des quarante-

cinq années dernières qu'il connut; il y raconterait les dessous ignorés de certaines crises politiques, la chronique de toute la période à laquelle il a été si intimement mêlé... Il enrichirait notre histoire.

M. MARTIN

Il en existe un seul : le nôtre, notre maire.

Il recherche la grandeur. Maître de Montréal, détrôné deux ans pour avoir voulu trop tôt faire reconnaître sa permanence à la mairie, il a reconquis enfin la faveur populaire. Cela ne lui suffit pas. Il convoite celle des ducs et des princes. N'a-t-il pas reçu chez lui le prince de Galles ? N'accueillit-il pas ces mois-ci, vêtu de la somptueuse toge qu'il ne put exhiber à Chicago comme il l'aurait voulu, la voyageuse reine de Roumanie ? Elle déjeuna tout à sa droite, au Ritz. Il l'entretint sans doute des origines latines des

Roumains. Car il lit la *Presse* et la *Presse* les a découvertes.

Ces fréquentations aristocratiques, ce commerce des princes n'intimident pas plus M. Martin que jadis le voisinage des purs Havane. Comme il rêve un jour de vivre à Spencer-Wood, — ce serait le couronnement de sa carrière et qui sait s'il n'y remplacera pas M. Pérodeau ? — il s'entraîne pour les honneurs vice-royaux, au contact des gens de sang royal.

Cela signifie-t-il qu'il renie ses origines, renonce à ses habitudes ? Non pas. Il reste l'ami de ses anciens amis. Et le voisinage du prince de Galles ne lui a jamais fait jeter son cigare mi-fumé, mi-mâchonné. Quel singulier pouvoir exerça sur ce Mussolini de faubourg la reine de Roumanie, si elle le lui fit abandonner aux discrets crachoirs du Ritz!

Cheveux et moustache grisonnants et soignés, petits yeux vifs et luisants de

renard rusé, canne aux clairs reflets au bras, rasé de frais, œillet du matin à la boutonnière, moulé dans un complet aux plis impeccables, feutre gris emprunté au prince de Galles, astiqué, poli, repoli, prompt à se retourner, à retourner un argument, à trouver le point faible, le ridicule d'un adversaire, connaissant comme pas un le sentiment populaire, sachant le souffler, l'exciter, se l'attirer, s'en saisir, le brandir, en écraser un ennemi, M. Martin est quelque chose, s'il n'est quelqu'un.

Ce grand de la démagogie a presque bel air. Ouvre-t-il la bouche, parle-t-il ? Ce n'est pas François I : c'est Triboulet.

M. L'ESPÉRANCE

Des télégraphes il se rendit à la Bourse, de la Bourse, à la politique. Des Communes où la vague nationaliste le jeta en 1911, — qu'est-ce que les vagues ne roulent pas dans leurs plis ? — il s'insinua au

Sénat par la porte basse de la conscription. Un brasseur de combinaisons le mit sur la route de M. Meighen. Celui-ci, — les chefs ont parfois de ces aberrations, — en fit son conseiller intime, le choisit pour préparer la grande victoire de 1926. L'organisateur la promit. Il livra la défaite. Il se pensait Bonaparte; il fut Moranville.

Ambitieux, matois, intrigant, souple, flatteur, heureux en affaires, il crut plus que de raison au pouvoir suprême de l'argent. Il acheta un journal et finit de le déconsidérer. Incapable d'y écrire, il s'en est fait, logique déconcertante, directeur omnipotent. Il alla chercher aux oubliettes un roué de la littérature, un "*voyou de lettres*". Il pensa, grâce à lui, influencer l'opinion publique; il voulut noyer la province sous cette feuille. La province noya de dégoût feuille et directeurs. Combien d'argent y jeta-t-il ? On ne sait. Mais s'il y mit un optimisme fat et ses dollars, il

n'y mit aucune intelligence, peu de connaissances, pas de jugement. Le résultat fut ce qu'il était seul à ne pas attendre.

Familier de la Bourse, il y vit souvent monter en peu de jours au tableau des actions sans valeur que de nom. Il pensa qu'en politique, c'est comme dans la finance effrénée. Il joua son va-tout à la hausse. Le krach du 14 septembre vint et le jeta, perdant, sur la plage de Percé.

Qu'il y regarde, de sa villa, le rocher. La mer a foré dans la masse préhistorique un immense zéro. Il s'est cru le rocher. Il est le zéro.

M. DAVID

Ils étaient deux : le père, qui fut journaliste, écrivain, sénateur et mourut ces mois derniers octogénaire, après une belle carrière ; le fils, député, ministre, homme de talent et d'avenir, — s'il sait vouloir. Voudra-t-il ?

Il a des dons évidents, une culture pas tout à fait au point mais déjà étendue, de l'assurance, de l'ambition, de la vivacité, de l'allure, de l'élan, du tempérament, des idées, pas toutes également bonnes, le geste beau, parfois prématuré, une crânerie qui l'entraîne souvent outre mesure, un don oratoire des fois remarquable, d'autres soirs chargé au point de toucher à la rhétorique, une voix très belle, du pectus, du cœur, de la générosité. Se garde-t-il assez contre certaines de ses impulsions ? N'est-il pas plus audacieux qu'il faudrait, plus entreprenant que prudent, moins réfléchi que brillant ?

Le sénateur David eut une vie calme, pacifique, admirable; celle du ministre est mouvementée. C'est qu'il reste tout jeune homme, à l'heure où la maturité d'esprit atteint la plupart de ses contemporains.

La politique l'a favorisé. Député à trente et un ans, ministre à trente-quatre,

les événements l'ont tôt mis en vedette, et aussi une indépendance, une liberté d'esprit assez rares à une époque où le cynisme et le servilisme dominaient. La politique l'a entamé, lui enseignant par le contact qu'il faut être d'abord pratique. Mais il a gardé de l'idéal. Il peut même aller loin, s'il sait se protéger contre une partie de soi.

Que lui faudrait-il pour réussir tout à fait ? Moins de confiance en sa facilité naturelle, un esprit plus ferme, de la réflexion, un jugement plus net, plus calme, mieux ancré, moins de flatteurs et plus de francs amis dans son entourage ; et surtout, apprendre que si l'on ne doit pas vieillir trop vite, à quarante ans il convient de savoir enfin mûrir.

M. PERRAULT

Qui ne le connaît, au Palais ? Mince sous les plis flottants de sa toge, cheveux déjà grisonnants, visage tantôt grave, tantôt

souriant, qu'illuminent des yeux jeunes au regard loyal et droit, il a la parole claire, le mot précis, la phrase concise, le geste mesuré, l'intelligence prompte à démêler l'écheveau de la preuve touffue et l'amas des faits contradictoires, l'interruption sensée, déconcertante, la riposte brève, vive, qui désarçonne.

Il sait d'une réflexion soudaine embarrasser le confrère trop habile qui s'éloigne du vrai, répondre à un subtil point de droit par une distinction claire, trier à travers la masse des dépositions l'ensemble des faits utiles à sa cause, présenter l'affaire au tribunal sous le biais le plus favorable, l'étayer d'une solide argumentation, jeter le doute sur le bien-fondé de la version adverse, porter en autrui sa propre conviction, gagner à soi l'auditoire, prendre et retenir l'oreille des juges. Ce n'est pas un avocat: c'est, au meilleur sens et au plus élevé du mot, l'*avocat*. Il n'a pas

seulement de la conscience professionnelle; il a de la conscience.

"*Défions-nous de la facilité oratoire que de fortes études n'ont pas précédée et que le travail ne soutient et n'alimente pas*", écrit dans les *Caractères de ce Temps*, au livre de l'*Avocat*, Me Henri-Robert. Des années avant que celui-ci formulât pour ses jeunes confrères de France ce conseil sage, Me Perrault, s'inspirant de l'exemple de ses modèles canadiens, l'avait déjà mis en pratique.

Il sait que l'avocat, pour l'être vraiment, ne doit pas se confiner au talent de parole, pas même au droit théorique, aux textes, à la lettre du code, à la jurisprudence, à l'écrasante pratique, sans plus. Sur ses journées de repos légitime, ses rares semaines de vacances, il a pris le temps d'acquérir une culture variée, diverse, étendue; il y ajoute sans cesse, la pousse davantage. Il l'accroît en ne s'enfermant pas dans

l'étroite vie du cabinet de consultations, dans la seule compagnie des dossiers et des auteurs juridiques, auxquelles des avocats, pris comme lui, pas plus que lui, par le *primo vivere*, limitent leur carrière, négligeant par ailleurs de meubler leur esprit, de faire profiter de leurs connaissances la société.

Sans s'éparpiller, il a su donner aux *Semaines sociales*, à l'*Action française*, à d'autres œuvres, des travaux et des conférences où s'affirment des préoccupations intellectuelles, le sens social , des soucis d'ordre moral, une haute conception de la vie. Tout ce labeur est d'autant plus méritoire, il a d'autant plus de valeur que, de frêle santé, Me Perrault est enclin au pessimisme. Il ne veut pas douter, il ne doute pas; il réagit et à l'avocat il a joint le professeur, le patriote, l'apôtre, tous trois conseillers d'action, maîtres d'énergie.

Qu'il reste au barreau ou devienne juge,

— il le serait déjà, n'eût été sa fière résistance au joug trop étroit de la politique mal entendue, — il aura toujours pour devise et règle de vie celles que Me Chenu donnait un jour aux avocats de Paris: *probité, savoir, indépendance.* Me Perrault y ajoute depuis longtemps, en filigrane: *Foi.*

M. MAURAULT

Il est à la fois fils de M. Olier et disciple de saint François de Sales. Il joint à une aimable foi une amicale charité. Il est prêtre d'abord et, dans ses loisirs de plus en plus rares, annaliste, critique d'art et conférencier écoutés.

Où il parle, on se presse pour l'entendre. Il vêt d'une phrase élégante, d'une diction pure, ce qu'il dit. Derrière les mots simples et précis, il met la solide armature de la pensée et de la doctrine chrétiennes. Il expose avec limpidité les vérités de la

religion. Il impressionne, persuade, éclaire, convainc. Il est juste sans sévérité. Son éloquence est sobre, digne et calme. Il montre le double accord de la vertu et de la raison sous l'œil de Dieu. Il est prédicateur et non sermonneur.

Il est en même temps historien de Ville-Marie et de Saint-Sulpice. Il a écrit des chapitres neufs et charmants sur le vieux fort de Montréal, sur l'église, le séminaire et le presbytère de Notre-Dame-de Montréal, des aperçus piquants sur la vie des anciens Montréalais. Il a le souci du détail juste, de la citation honnête, de la période bien balancée, nourrie d'une documentation de préférence inédite.

Au cours de ses voyages, il s'est intéressé aux arts et aux hommes comme aux paysages. Rien de ce qui est humain ne lui reste étranger; il s'approche d'un beau tableau comme il se penche, confesseur, sur une belle âme. Et jusque dans une

œuvre presque informe il recherche avec bienveillance des vestiges d'art, de même que, dans une âme souillée, il cherche la trace ternie du souffle de Dieu.

A peine s'il a quarante ans, — les a-t-il, au reste ? — et le voilà dans la chaire de Notre-Dame, curé de la paroisse-mère de Montréal. Il vivra désormais dans "*la noble demeure seigneuriale, vieille comme le pays, qui abrite toujours la même famille et les mêmes traditions*", et qui "*est une des rares survivantes d'un temps qui nous a laissé de si hautes leçons de foi, de fidélité et de courage*", a-t-il jadis écrit.

Ils ont ensemble, lui, la demeure, elle, le gardien qu'ils méritent.

M. DUCHARME

Il n'a rien de l'homme tapageur, arrogant, impatient, présomptueux, orgueilleux, ostentateur et riche de La Bruyère, qui se croyait des talents et de l'esprit

mais n'avait que de la morgue et de biens de fortune.

Il est simple et modeste. Il écoute qui lui parle. Il rassure le plus timide interlocuteur, s'attire sa confiance, Il est patient sans perdre de temps. Il ne fait pas de bruit et n'aime pas qu'on en fasse sur lui-même. Il préférerait qu'on le laissât dans l'ombre. Il est généreux sans faste, serviable et de bon conseil avec tact et discrétion. Il a l'intelligence étendue, compréhensive, le jugement sûr, juste, droit, une vaste expérience des hommes et de la vie, un sens exact des valeurs réelles, le flair des douteuses, du goût pour les initiatives où l'audace s'allie au mérite et au bon sens. Il est loyal aux loyaux, prudent avec les prudents. Et qui croit le tromper se trompe. Il donne tous les jours un admirable spectacle d'application au travail. Il reste à son poste quand depuis des années il aurait pu se désintéresser

de ses nombreuses tâches, aller jouir égoïstement ailleurs d'une belle fortune.

"*Donner trop généreusement n'est pas le défaut de nos compatriotes... Le riche se croira ruiné si on lui demande une souscription de mille, de cinq cents et même de cent piastres pour une bonne œuvre et partira allègrement pour un voyage de plaisir qui lui en coûtera bien davantage. Et pourtant si l'on savait comme ces souscriptions se paient facilement*", a-t-il dit un jour, comme pour s'excuser d'avoir mis au service de la bonne presse, sans calcul intéressé, une forte somme dont il n'a jamais parlé. Ces paroles livrent le secret de tant de ses gestes charitables. Encore un peu, il n'y verrait aucun mérite.

Le brasseur d'argent manie l'argent pour le plaisir qu'il y trouve, le profit qu'il en attend. Le financier simplement financier échafaude ses combinaisons sans se préoccuper du sort des petits qui lui con-

fient leurs épargnes. Il les ruine parfois et les oublie. Il y a au-dessus d'eux l'homme avisé, à la fois entreprenant et prudent, sage et audacieux. Il connaît la valeur de l'argent et de l'épargne. Il médite sur son projet avant de le lancer. Il y donne ses jours et ses nuits, toute une partie de sa vie. Il sait que si cette entreprise allait manquer, ce serait presque un désastre national. Il compte que si elle réussit, ce sera un bel exemple de vouloir, d'énergie en même temps qu'une réclame constante pour ses compatriotes, dans un pays où, si l'on ne doit pas tout mesurer à la seule échelle des victoires matérielles, il faut néanmoins savoir gagner toutes ses parties et le souligner opportunément. Il s'y attache, la voit grandir de son travail, se développer, s'affermir. Il en est heureux pour les autres avant que de penser à soi-même; car il veut des gains dans tous

les champs de son activité, moins pour lui que pour sa race d'abord.

C'est au tout premier rang de ces hommes hardis et décisionnaires, estimables autant à cause de leurs vertus privées que de leurs succès matériels aux répercussions nationales, qu'il convient de placer l'homme dont on a célébré ces semaines-ci la longue carrière de travail tenace et magnifique.

M. TARTE

Fantasque, impétueux et colère, il est aimable, bienveillant et serviable. Il affiche des défauts qu'il n'a pas et masque les qualités qu'il a. Son humeur est rose des vents: tantôt, calme plat, une seconde après, bourrasque, cyclone. Il promet tout avec rapidité, oublie tout avec promptitude. Sincère quand il s'engage, il est sincère quand il se dégage. Il se méfie de tout et se livre à tous. Il ne veut rien dire et raconte tout. Ce qu'il ne sait pas,

il l'imagine; ce qu'il invente, il le croit; et ce qu'il croit, il veut le faire croire. Il n'a guère de formation, mais du métier; peu de connaissances et beaucoup de flair; trop d'assurance et une ombre de jugement. Il entreprend tout, interrompt tout, regrette tout, recommence tout, abandonne tout. Il ne réfléchit à rien et décide de tout. Il vend son journal, le reprend, jure de ne plus le vendre et le revend. Libéral lundi, mardi conservateur, mercredi nationaliste, il est jeudi on ne sait quoi, vendredi il ne sait pas, samedi rien du tout, il tournoie sur place dimanche et reprend ce cycle à rebours la semaine d'ensuite. Il publie en même page Brunhes et Timothée, des portraits de cardinaux et de catins, il veut être à la fois journal jaune et journal de famille, feuille pour concierges et feuille pour grandes dames. Il est directeur, ne l'est plus, le redevient, cesse de l'être, veut le redevenir, le redeviendra. Tout le

temps il est à bout de forces et se retire; tout le temps il reste et s'épuise. Il demande, commande, recommande et décommande au même instant. Son entourage le craint, l'aime, le perd, le regrette, le retrouve, l'évite, le cherche et le redoute. Il n'a pas d'argent, il en trouve; il en a trouvé, il n'en a plus; et moins il en a, plus il a de ressources. Il s'humilie devant sir Hugh Graham et fait s'agenouiller devant lui lord Atholstan. Il est libre, il est attaché, il ne veut plus rien être, il est tout, il n'est plus rien, il veut être tout. Il n'a d'équilibre que dans la variation, de logique que dans l'illogisme, il est la stabilité dans l'instabilité, la persistance dans l'inconstance.

M. VANIER

Il a déjà beaucoup étudié, travaillé, réfléchi, vécu. Et pourtant c'est un jeune homme. Mais il est d'esprit mûr. Il a

des disciples, à l'âge où tant d'autres en restent à chercher leur orientation, — s'ils la cherchent. C'est une personnalité distincte, attirante. Alors que de nombreux jeunes hommes s'estiment quelqu'un, — et sont seuls à le croire, — il ne se doute guère, lui, qu'il l'est réellement. Et s'il a de la confiance en soi, il n'a pas de morgue; il est modeste.

Pour arriver où il est, il n'a pas voulu jouer à la politique. Il est d'une nature trop indépendante et trop belle, il a trop de caractère pour se contenter de suivre. Il marche dans le chemin où quelques-uns des nôtres, hommes d'œuvres comme lui, se sont engagés avec lui et entraînent une partie de notre jeunesse, la meilleure. Il a fait fi des faciles railleries, des boutades et des brocards plus ou moins désuets de ceux qui, dilettantes, arrivistes, jouisseurs ou cyniques, croient s'excuser d'être ce qu'ils sont en affichant le mépris de ceux

qui conseillent le travail et la discipline, l'élévation des sentiments et de l'esprit, les prêchent de leur propre vie.

Il ne se contente pas d'être homme d'œuvres, professeur écouté, apôtre social, compagnon charmant, patriote et chrétien convaincus. Inscrit au barreau, il a la parole élégante et châtiée, de grandes connaissances, il prépare ses causes avec attention, vise plus à la qualité qu'au nombre. S'il ne plaide pas de tapageuses affaires, il en gagne d'importantes et qui lui attachent une belle clientèle.

Il unit à l'idéal l'utile et le pratique; il accorde l'éloquence et le bon sens. Il a sagement ordonné sa vie, cultivant à la fois son cœur et son esprit. C'est une force vivante, dont ses élèves et ses amis attendent plus encore qu'il n'a fait, s'il a déjà donné plus que la masse de ses contemporains, même des mieux doués.

M. PERRON

Large d'épaules, de carrure robuste, il a l'encolure puissante, la tête en boule, les joues rondes, les yeux petits, la bouche volontaire, la voix forte, le verbe haut, le tutoiement facile, le rire violent, le langage vert, l'accent grasseyant, la poignée de main brève, le geste tranchant, la décision laconique, la colère éclatante, le caractère entier, de l'audace, de la poigne, une ambition effrénée. Il aime le pouvoir et l'argent. Il a de l'un et de l'autre. Il en veut davantage. Se rassasiera-t-il jamais ?

C'est un politicien impopulaire et dominateur; incapable de se faire élire, il sait faire élire les autres et se les asservir; il promet peu, pour obtenir tout; il travaille comme cinq, s'enrichit comme dix et ce qu'il perd aujourd'hui, demain il le gagnera vingt fois. Il est tour à tour souple,

cassant, arrogant, complaisant, autoritaire, traitable, insinuant, brutal, généreux, fermé. Il est tout cela quand il veut, comme il veut, pour arracher ce qu'il veut. Loyal à ses amis, on n'a jamais vu ni plus laborieux, ni plus intéressé, ni plus retors, ni plus hardi, ni plus obstiné, ni plus acquisitif. Il gagne gros, dépense largement, thésaurise et fait la part des bonnes œuvres. Peu prodigue de sa parole, il la marchande, la donne rarement, sait à l'occasion la racheter.

Son cabinet d'avocat est une fabrique où il entre, d'où il sort mille affaires, petites, moyennes, grosses, énormes. Le moindre effort y est compté, pesé, mesuré, toisé, tarifé. Rien ne s'y perd, tout y rapporte. Il a l'œil à tout et à tous, voit la moindre erreur, la fuite la plus ténue; il divise les minutes, fragmente les heures, double les journées, extrait des semaines ce que d'autres tirent des mois. Systématique et

froid sous des dehors emportés, patient jusque dans l'impatience freinée, il met en tout ordre, clarté, méthode et comptabilité. Le droit n'est pas pour lui le droit; il est industrie trépidante, qui fait profit de tout, ne laisse rien se gaspiller, industrie dont la poussière même est tamisée, lavée, pressée, mise en lingots.

A son bureau de ministre, il n'est pas simple politicien; il est administrateur. Il ne règne pas, il gouverne; il ne gouverne pas, il dirige; il ne dirige pas, il domine. Qui lui résiste vole en éclats. Il a barre sur tous, leur impose sa volonté. Le *Michelin boit l'obstacle,* dit une réclame de pneus. Lui, il fait mieux; il le rompt, l'anéantit. Il ne brûle pas la route, il la cimente.

Il a pied partout, il entreprend tout, il est à tous les points stratégiques, il est de tout, dans tout: droit, politique, immeuble, routes, transports, tourisme, entrepôts, université, hôtel de ville, finances,

industries, mines, publicité, électricité, construction. N'est-il pas jusque dans la statuaire pieuse ? D'une activité perpétuelle, il engage et mène de front vingt affaires ; à chacune il donne une heure par jour. Le reste du temps, si l'on pense qu'il mange ou dort, c'est qu'il y réfléchit à table ou dans l'ombre d'un sommeil dont les moindres instants sont tarifés : car il se les fait payer à soi-même, sur sa santé.

Ce mastodonte du droit, de la finance et de la politique a l'air invulnérable. Erreur. Ce rude est un faible, cet audacieux, un craintif. Il a l'épiderme mince, le cuir délicat. L'égratignez-vous ? On croirait à ses cris que vous l'écorchez vif. Et si vous le frottez du dos de l'étrille, à l'entendre on penserait que vous l'empalez sur un pieu d'acier ardent.

Ce Léonide n'est pas un lion. Parfois, il est même lièvre.

M. LEMAN

Le jour qu'il entra dans la banque, des gens ignorants de ce que sont une culture et des idées générales mises au service d'un caractère trempé dirent, haussant les épaules: "Qu'est-ce que cet ingénieur fera dans la banque ? Que sait-il des opérations financières ? Quel présomptueux!"

On n'entend plus personne parler ainsi. Car cet homme de formation poussée très avant, diplômé de grandes écoles européennes, et qui avait déjà la pratique du génie comme de l'administration municipale, — ne fut-il pas tout jeune, maire, des Chutes-Shawinigan ? — était certes étranger à la routine; mais il connaissait la finance; il avait de l'ordre, de la méthode, de la technique, du fond; il avait étudié l'économique; il avait un esprit précis, de belles facultés d'observation, d'analyse. du jugement, un goût inné des affaires;

et par-dessus cela, de puissantes relations, l'entraînement au travail, de vives qualités d'adaptation, de l'atavisme, une ascendance qui le prédisposaient à son nouveau poste. Il eut vite confondu par l'usage qu'il a fait et fait tous les jours de cet ensemble de dons les esprits inquiets de son avancement soudain.

Il a démontré de façon très claire qu'à notre époque, les routines, pour importantes qu'elles soient, ne sont pas tout; qu'on peut vite se les assimiler, les perfectionner, les dépasser, si l'on a de la culture, un cerveau lucide, de la souplesse, du tact, du doigté, l'intelligence des affaires et de la politique internationales; et aussi, qu'un vrai banquier n'est pas un commis, qu'un homme doué, de facultés bien équilibrées, qui a le goût du pratique et cherche à s'initier à un commerce, si compliqué soit-il, peut vite y réussir, monter en peu

d'années aux toutes premières places, s'y tenir, dominer.

Il est personne de poids, d'autorité, d'influence; on le recherche, on le consulte. Il ne temporise ni ne tergiverse. Il est sûr de soi et de ses conseils. De grandes entreprises veulent sa collaboration. Il parle avec netteté, écrit avec justesse. On l'écoute dans la banque anglo-canadienne comme dans les milieux de langue française. C'est l'un des plus brillants et des premiers banquiers, non seulement de notre race, mais de notre province, s'il n'en est le plus expérimenté.

Il a concilié dans sa carrière un patriotisme raisonné avec un sens averti des intérêts légitimes de sa maison. S'il a conscience de ce qu'il vaut, il sait apprécier aussi à leur valeur les hommes avec lesquels il traite, leurs idées, leurs projets. C'est un argumentateur tenace, un rude et redoutable controversiste. Il ne cède

que poussé dans ses derniers retranchements, — s'il cède. Et s'il se rend, vous avez deux fois raison, — et il vous donne alors doublement raison. Car c'est un esprit loyal, le maniement de l'argent ne l'a ni durci, ni déformé.

Il a du coup d'œil, la manière, de la franchise, le courage de ce qu'il pense. Il est tout ensemble banquier et gentilhomme.

M. BERTHIAUME

Ils sont trois: l'un vit inconnu; le deuxième n'a pas voulu être quelqu'un quand il l'aurait pu; le dernier s'est cru quelqu'un, manqua de le faire croire, jusqu'au jour où d'une main preste, M. Du Tremblay le souffla, lui prenant du même coup la *Presse*.

Étrange et singulière figure du journalisme montréalais que ce fils de famille

connu sous le simple prénom d'Eugène, — ne dit-on pas Napoléon, pour Bonaparte ? Revenu d'Europe un soir en coup de vent, il avait pressenti son heure. Le fondateur de sa dynastie mourait. Eugène se coula vite jusqu'au cou dans ses bottes. Malin, roué, déterminé, il joua d'un héritier contre l'autre, de tous contre son beau-frère redouté; l'un, puis d'autres le quittèrent. Il les reprit, les moqua, se pensa maître enfin de la place. Il s'installa largement. C'était lui, le successeur, l'héritier, le seul vrai Berthiaume.

Pendant des mois, il trôna. Il fut dictateur. Il décida, agit, statua, dicta, commanda, ordonna, domina, Il mêla, emmêla, brouilla, enchevêtra tout, joua du testament, de la donation entrevifs, de la renonciation, du protêt, de la rétrocession, de l'achat, de la vente, de l'accord, du partage, de la requête, de la sommation, de l'assignation, du droit, de la loi, du

bill privé, du comité, de la législature. On ne s'y comprenait plus. il était seul à se retrouver dans ce maquis. Et dans le dédale qu'il avait tracé, vingt avocats s'escrimaient à coups de mémoires, de factums et d'ouvrages de jurisconsultes anciens. Eugène, lui, vivait, respirait, s'agitait, jouissait, exultait.

Ce petit homme aux moustaches de chat, aux yeux saillants et troubles, la cervelle grosse de dix mille projets, la tête farcie de cent mille combinaisons qu'il échafaudait sans cesse les unes par-dessus les autres, mit un ancien premier ministre dans ses atouts et puis, un matin d'humeur rageuse, l'écarta comme il eut fait du valet de pique. Il avait peu d'instruction, une ambition haute et abrupte comme le dernier pic de l'Himalaya, une imagination de fiévreux aux confins du délire; il était fantasque et se crut la foudre parce qu'il avait parfois dans un éclair des trouvailles

d'un baroque merveilleux. L'orgueil le perdit.

Un jour, ce fut la querelle d'opéra-bouffe de la *Presse*: policiers gros ou minces, grands ou minuscules, agents déguisés en voyageurs, en curieux, en touristes, en colporteurs, en boueurs, — tous du reste reconnaissables à vue de nez, comme sont les agents secrets, — formèrent cordon à l'entour de l'hôtel prétentieux. Il y en avait sur la chaussée, sur les trottoirs, aux portes, aux fenêtres, dans la ruelle, sur le toit, dans les poteaux. Il s'en cacha jusque sous les presses. Eugène tenait, tenait et tenait. Enfin encerclés, pris dans leur forteresse, affamés, la langue sèche, — on avait coupé les conduites d'eau, — ses agents le lâchèrent. Les tribunaux intervinrent, la législature aussi; le tyran devint proscrit, mais payé, renté, affublé du titre vain de correspondant à l'étranger et forcé d'y rester.

Outre-mer, il se ronge les poings, médite une revanche implacable, il a des sursauts d'ambition. Erre-t-il autour de la Malmaison ? Se penche-t-il sur le tombeau de Bonaparte aux Invalides ? On ne sait. Mais il se croit Bonaparte réincarné, Bonaparte à l'Ile d'Elbe. Et le Louis XVIII usurpateur, c'est Pamphile. Il le chassera !

M. BRODEUR

C'est la Joconde du Rien-Faire.

S'il employait à quelque chose le millième de l'effort qu'il met à ne pas agir, il construirait en une heure les pyramides d'Egypte, Suez et Panama. Il a tout réduit à une attitude :—ne pas remuer,—à une formule :—"Nous verrons",—à une défense :—"Je n'ai pas le temps",—à une promesse :—"Je ne sais si je pourrai",—tout ramené à ce credo :—"*Ne rien faire et ne laisser rien faire.*"

Pour lui, la seule force au monde,—sauf une qu'il ignore, l'action,—c'est l'inertie. Quand des millions veulent le mouvement, lui perfectionne l'inertie. Le *farniente* que Mussolini proscrit d'Italie, l'autre l'instaure partout. Il aurait fait graver ce mot au fronton de l'hôtel de ville, si ce n'eût été presque agir. Lorsque Jupin-Perron nous créa ce roi-soliveau afin d'être lui-même le roi-grue, il lui dit: "Tes ordres: *Ne rien faire.* Tout seul, je croquerai tout." Depuis, le Soliveau règne, l'autre gouverne.

Bouge-t-il, Brodeur ? Des gens d'imagination désordonnée prétendent l'avoir entendu dire,—très rarement,—*oui* ou *non*, l'avoir vu sourire, remuer, marcher. Hallucinations. Il ne rit, ne parle, ni ne remue. Souffle-t-il même ? Non. Il est une souche, une bûche, une borne, un roc. Il est l'*Inertie.*

Quand la Camarde sera venue le cher-

cher,—il n'ira pas à elle et, lasse de l'attendre, elle viendra l'empoigner,—les équipes municipales, s'il en laisse, érigeront au-dessus de la cité un monument sans base ni sommet, en plein vide. Il portera ces mots:

Ci-gît Brodeur qui ne fit rien,
Le fit sans cesse et le fit bien.

M. BIENVENU

Il a une passion: la banque qu'il a fondée.

Il travaillait depuis vingt ans comme quatre, le jour où MM. Ducharme et Laporte se l'associèrent pour établir la *Banque Provinciale du Canada*. Depuis, ce n'est plus comme quatre: c'est comme dix.

Rien ne se fait chez lui sans qu'il veuille. Tous les fils aboutissent dans sa main, tous les dossiers, sur son pupitre. A travers le défilé dans son cabinet de directeur des clients, solliciteurs ou emprunteurs, il

est parmi ses papiers, ses combinaisons et ses calculs, dicte à ses secrétaires, donne des signatures, des ordres, met en train cent affaires, répond à des appels téléphoniques, fixe des heures de réunion, jette une seconde le regard sur le mouvement de la Place d'Armes bruissante sous ses fenêtres, se replonge dans la marée des pièces, n'a de cesse qu'il n'ait tout examiné, tout pesé, tout décidé. Cela fait, un autre soufflerait, se détendrait, s'en irait. Lui, il recommence, depuis vingt-six ans, sans répit, presque sans vacances; — à peine s'il va passer des fins de semaine, l'été, à sa villa de la Pointe-au-Pic.

Il ne fait pas la journée de huit heures; la sienne est de douze, de seize, de dix-huit. Il trouve les semaines trop courtes, les années trop brèves pour toute la besogne qu'il veut expédier. S'il n'avait eu des réserves presque inépuisables de vigueur physique et mentale, il serait mort au

poste vers cinquante ans. Il a dépensé à sa tâche, sans compter, le seul bien qu'il ne saurait remplacer, il l'a prodigué: sa santé. Sa fortune est belle, car presque tout ce qu'il touche réussit. Il voudrait s'affranchir du labeur quotidien; ses amis le lui conseillent, il y pense, il en parle depuis dix ans,—et ne peut s'y résoudre. Une vie plus facile, de beaux voyages le tentent; il ajourne, il est incapable de moins travailler, de s'éloigner de sa banque,—c'est la sienne, car ne l'a-t-il pas mise sur pied et tenue debout, n'en est-il pas l'âme et le cerveau ?—Il craint le repos comme la mort.

Il a une pratique étendue et variée des finances, une ténacité, une souplesse, une habileté reconnues. Ni pessimiste, ni optimiste, il est réaliste. Il voit quand agir, sait comment temporiser, engager une affaire ou s'en dégager. A la même heure, il s'occupe d'un menu détail et d'une grande entreprise. S'il n'est à la banque, il est à

l'hôpital Notre-Dame, dont il déclancha le succès matériel. Le reste du temps, il ne sort guère de chez lui; car peu d'hommes mènent une vie de famille comparable à la sienne.

Notre-Dame-de-Montréal n'a pas beaucoup de plus assidu visiteur que ce banquier affable et grisonnant. Et presque chaque dimanche, après la grand'messe, on l'aperçoit traversant de l'église à l'hôtel de la banque, Place d'Armes; il y va jeter un regard vigilant, celui du maître qui voit tout, de l'"*homme aux cent yeux*" de La Fontaine.

M. TRÉPANIER

Il fut de quatre ou cinq journaux, il est de cinq associations, de dix cercles, de vingt milieux. On le voit ici, là, ailleurs; il n'est pas d'endroit où il peut être vu qu'il n'y soit vu. Il a de l'entregent, le sourire, de l'amabilité, de la cordialité, la poignée

de main large et franche. Il s'intéresse à tout, rend service à tous, connaît ou fait semblant de connaître tout le monde, parle de tout à tous. Il a gardé de son long stage dans les quotidiens de nuances différentes où il fut nouvelliste expérimenté une souplesse, un doigté, un don d'adaptation, une compréhension, une rapidité à se renseigner qu'il cultive; il a la goût secret de la publicité, une apparente bonhomie qui est au fond extrême habileté. Il a l'air d'en savoir plus que vous sur l'affaire que vous connaissez bien, dont vous l'entretenez et qu'il ignore; il feint d'ignorer ce qu'il sait, s'il s'aperçoit qu'à ce jeu il surprendra le détail inédit dont il fera son profit. Presque toujours de l'avis de son interlocuteur, il le pousse à parler pour saisir le fond de sa pensée. Il est insinuant et madré, bleu azur avec les bleus reconnus, ondoyant et nuancé avec les indécis ou ceux dont il n'a pu deviner l'opinion politique, presque natio-

naliste avec les nationalistes et, s'il rencontre des rouges au fait de ses véritables sentiments, il prend l'air sceptique, désabusé, plein de concessions et d'admissions. Il ne heurte personne de front, se ménage tous les groupes, toutes les factions, courtise la presse, laisse croire à tous les coulissiers qu'il a partie liée avec leurs mandants; il se garde à pique et à carreau, ne donne à chacun que des quarts de gages, se réserve n'importe où facile entrée et large sortie, ne se livre complètement à personne, pas même à soi—il ne se dit pas toujours ce qu'il pense. La publicité où il est passé en sortant du journalisme, pour être des journaux sans y rester, lui sert et le sert; car en faisant celle des autres, il soigne la sienne. Il avance ainsi de place en place, de poste en poste, de présidence en présidence, depuis dix ans, se rapproche insensiblement du cabinet du maire en ayant mine d'y tourner le dos, il en est tout près,

pense y toucher, il y touche... Mais s'il allait être, à force d'habileté, malhabile, à force d'adresse, maladroit, à force de prudence, imprudent; s'il allait faire un faux pas et, comme Perrette, casser son pot au lait ?

M. BEAULIEU

Il est de ceux dont Me Rousse a dit avec une pointe de paradoxe: "*C'est l'avocat qui, aujourd'hui, parle le moins.*" Il cause bien, et peu. Il est simple, laconique, élégant, sincère, profond. Il sait écouter. Il observe, note, réfléchit, déduit, conclut. Il voit juste, clair, va droit au tréfonds du sujet débattu. Il a constaté qu'un client bonnête, s'il a rarement tout à fait raison, a rarement aussi tout à fait tort. Il fait le départ de la vérité et de l'exagération, saisit ce qui est exact, ce qui est forcé, sur quel point le consultant erre, sur quel autre il a pour lui le droit. Caprices des

clients, variations des témoins, faiblesses de la cause adverse, fantaisies de la jurisprudence, ambiguité des textes, incertitude des lois, étendue des connaissances légales de tels magistrats, profondeur de la science de tels autres, il a l'expérience de tout cela.

Il est digne, sérieux, lucide, d'éloquence sobre. En quelques minutes il expose son affaire au tribunal, bâtit son plaidoyer, donne sa mesure, celle de son droit. Aussi les juges, apprenant qu'il va plaider devant eux, n'estiment pas travailler ce jour-là. Il leur a tout préparé; ce sera pur plaisir de l'entendre. Et si blasés soient-ils des plaidoiries quotidiennes, ils auront toujours à s'étonner de sa clarté, de sa force, de sa logique, du ramassé concis de ses arguments, les meilleurs. D'avance ils sont tentés de lui donner raison, tant il a d'autorité, de solidité, de renom, de ferme bon sens.

Ses camarades, il n'y a pas trente ans, prédisaient au jeune homme calme et studieux qu'il était alors une des plus belles carrières, au barreau montréalais où il était déjà difficile de percer Il a dépassé leur attente; il était dès avant la cinquantaine chef d'une grande étude, à force de labeur austère, de volonté persistante, qui ne s'est pas un instant égarée vers le mirage de la politique.

De commerce agréable, compagnon très gai, les heures de détente venues, il est lettré spirituel et fin. L'année qu'il présida le *Cercle Universitaire*, on s'inscrivait aux dîners-causeries périodiques de la maison autant pour ses délicieuses présentations des hôtes d'honneur que pour la causerie de la soirée. Car il a le goût délicat, l'ironie presque douce, à fleur d'épiderme, le mot qui fait balle, le trait narquois, la tournure originale; il fait à la fois rire et réfléchir.

Il partage ses journées entre son cours de droit à l'Université,—cours de jurisconsulte nourri de la moëlle romaine et accessible aux intelligences un tant soit peu ouvertes,—ses consultations d'avant-midi, le Palais, la cour Supérieure ou la cour d'Appel où ses factums et ses plaidoiries attirent ses confrères, qui l'estiment; l'après-midi, son goûter frugal expédié, c'est la reprise des procès, le cabinet de travail, l'affluence de la clientèle, les conférences avec ses jeunes collègues. Il a, selon l'expression de La Bruyère, "*un riche fonds et de grandes ressources de science*"; et "*sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos ni de retraite*", puisqu'il continue d'y travailler fort avant dans la nuit. Mais elle est hospitalière, accueillante à ses amis autant qu'à ses dossiers.

Cette canaille de Voltaire disait: "*J'aurais voulu être avocat; c'est le plus bel état du monde*". Oui; mais l'entendait-il de la façon

digne, probe et consciencieuse que le comprend Me Beaulieu ?

M. VERSAILLES

Grand, bâti en force, amateur d'équitation, de chasse, d'automobilisme, de tourisme, il prise la vie au plein air. Or il est dans la période la plus active de sa carrière, celle où l'initiateur d'entreprises n'a guère de loisirs, pas de vacances. Il aime la campagne, les voyages, son foyer, sa famille. Il ne peut jouir de tout cela comme il veut. S'éloigne-t-il ? s'absente-t-il ? C'est tout le temps pour ses affaires. Elles le tiennent, l'absorbent, l'isolent, le séparent de presque tout ce qu'il préfère.

Du collège classique il s'en alla, comme tant d'autres, vers l'université. Il se mêla entre temps à la fondation de l'A.C.J.C. dont il fut le premier président. La vie active et mouvementée l'attira. Il prit la tangente vers le commerce, s'en alla dans

l'immeuble, se découvrit du goût pour la finance, fonda sa maison de banque, comprit que l'"*argent est un outil avec quoi créer d'autres outils*", s'intéressa vite au développement des sociétés industrielles canadiennes-françaises, fit appel à ses compatriotes, les induisit à prêter l'appui de leurs épargnes aux industriels de notre race, surveille leurs mises de fonds, pare à des surprises, intéresse maintenant des capitalistes à ce qu'il a monté, défend et consolide les positions gagnées, il est aux avant-postes, paie de sa personne et de ses ressources.

Attiré par le journalisme d'idées auquel il donna des gages d'ordre pratique, il a tôt vu quelle influence incalculable la presse exerce tous les jours sur qui la lit. Il entretint même un temps l'idée de coaliser les quotidiens du Canada français, d'en faire un bloc, de monter une agence de nouvelles. Des réalités d'un ordre immé-

diat le détournèrent de cette vaste tentative, attirante mais impraticable. Le voilà mêlé dans des entreprises hardies où il travaille à discipliner, à commander les capitaux qui vont à lui, au lieu de les laisser devenir maîtres et dominateurs. Jeu périlleux de dompteur où le risque stimule son courage, décuple son énergie.

Ce fut un pionnier de notre finance, c'est un animateur de nos industries. Il a subi des traverses et des contrariétés, il se heurte périodiquement à du mauvais vouloir, à des obstacles que posent sur sa route des gens d'autres races, peu désireux de voir réussir les affaires qui ne sont pas les leurs, hostiles à tout mouvement d'émancipation économique partiel. Mais il fait tête, se bat, veut et cherche la victoire de haute lutte.

A-t-il lu dans l'*Explication du temps présent*, de Romier, au chapitre de la *psychologie de l'argent*, cette phrase: "*Le finan-*

cier qui se dévoue à une cause, à une idée, voilà un seigneur" ? Elle formule son ambition, elle illumine sa carrière.

M. BENNETT

De haute taille, de mise recherchée, fleur à la boutonnière, il a la tête massive et ronde, un masque rasé d'acteur, la mâchoire forte, le col large, les yeux aigus derrière le binocle qui voile à peine un regard myope, le crâne dégarni, la poitrine bombée, le torse épais, les jambes frêles, la voix saccadée, crépitante comme une mitrailleuse, le vocabulaire coulant, une infatigable volubilité, le geste vif et volontaire, une impressionnante audace, un passé politique mouvementé, un présent brillant, un avenir incertain, une fortune qui double ou triple le million, un esprit qui mesure les droits du commun à l'aune stricte des textes, et ceux de ses clients à l'étendue de ce qu'ils

peuvent prendre sans rester dans les mailles parfois lâches de la légalité, un grand talent, du ressort, de l'activité, le don d'intrigue, de la rouerie; il est souple et versatile, même *terriblement versant*, selon le mot d'un fin paysan sur un ministre disparu. Il avait naguère une grande envergure intellectuelle, qu'il a volontairement rétrécie pour l'adapter au cadre d'exigences politiques égoïstes, et il ne peut aujourd'hui s'élargir. Il manque d'horizon, de sens commun, s'il est riche de sens pratique. Il tente dans un débat parlementaire d'accabler ses adversaires sous une volée de périodes lancées en bombes, d'arguments étayés à force de volumes et de tomes poudreux; il a tout parcouru, tout lu, tout vu; il connaît tous les précédents, les plus anciens, les plus reculés, les plus rares, les plus oubliés; il fait étalage d'une érudition écrasante, monumentale; il va triompher, l'on crie

victoire,—et la chiquenaude du bon sens jette à bas en l'effleurant le lourd échafaudage sous lequel il reste. Il a une incommensurable assurance, une cordialité de surface, diminue son indiscutable personnalité par le mouvement bouillonnant d'un caractère irascible qui l'emporte sitôt qu'on le pique. Il est à la fois rond, tranchant, charmant, malcommode, orateur prisé, argumentateur spécieux. Il a du prestige, mais il déçoit; il est avec ses amis comme s'ils devaient être demain ses ennemis; toujours satisfait de soi, il est souvent mécontent d'autrui; il se targue de n'avoir pas de préjugés, mais il rallume ceux de l'ordre d'Orange quand il devrait les éteindre. Il pourrait être homme politique et chef de premier plan; il n'aura été que redoutable avocat des puissances d'argent et d'intrigue. Ainsi, parfois, la fortune obscurcit le jugement et l'oblitère.

M. VAILLANCOURT

Il vint à Montréal vers 1871. Il avait vingt ans, un cours d'études primaires à la petite école de sa paroisse natale, quatre ou cinq ans de service chez un négociant du bourg voisin. Il n'avait pas de protecteur, pas d'argent, mais il avait brave cœur, tête solide. Ses parents lui avaient dit, comme un marchand, mourant vers ce temps-là, à son fils aîné: "Sois honnête et poli."

Une quarantaine d'années plus tard, il était président de la *Banque d'Hochelaga*, en pleine évolution, alors au début d'une période de développement considérable. Il en avait été petit client, ensuite plus important; il y avait mis ses économies d'abord minces, puis il en était devenu l'un des actionnaires, membres du conseil d'administration et vers 1910, vice-président. Il avait le respect et la confiance de ceux qui le connaissaient. Aussi lorsque mou-

rut le président de ce temps, le désigna-t-on d'emblée au poste qu'il tient depuis quatorze ans.

Avant d'en arriver là, il avait peiné, travaillé dur, du petit jour jusqu'à la nuit, chez ses premiers patrons montréalais, et après pour lui-même. Il avait fondé une maison aux débuts modestes, mais bientôt l'une des p'us importantes de la province. Il avait su, à force de prévoyance, d'industrie et d'un bon sens natif remarquable aiguisé par le commerce des gens, les contacts et les expériences de l'âge mûr, atteindre à une belle aisance, à une honorable situation. Il connaissait les affaires montréalaises comme peu d'hommes. Il avait surtout l'honnêteté la plus entière, le culte de la parole donnée,—car il est de cette génération d'anciens marchands pour qui la parole était d'or et tout engagement pris, serment tenu. Singulier contraste avec les pratiques du temps présent où les

contrats les plus explicites valent tout juste s'ils ne laissent aucune éventualité imprévue.

Il a versé toutes ses qualités à l'actif de sa banque. Il est solide, courtois et cordial; il a la barbe et les cheveux blancs et soignés, les yeux souriants, la poignée de main accueillante, de la belle humeur, un esprit alerte, une charité sans ostentation, le souci de la chose publique, une rare perspicacité, un jugement dont on recherche les conseils. Il témoigne à ses collaborateurs et à ses employés un paternel intérêt; il a vu sa banque grandir, s'orienter vers une haute destinée, devenir la *Banque Canadienne Nationale* dont il aura été le premier président; il a l'affection de tout son entourage et l'estime générale.

A soixante-quinze ans il achève la démonstration de ce qu'un jeune homme laborieux, sage et de sens commun peut devenir en dépit du manque d'argent et de

protection à ses débuts, s'il sait vouloir, agir, choisir sa voie, s'y tenir patiemment, attendre et chercher le courant qui le porte où il désire aller. Car, un poète de langue anglaise l'a dit:

There is a tide in the affairs of men...

M. CARON

Ce ministre de l'agriculture est en son particulier le meilleur homme au monde, aimable, excellent causeur, d'une culture tout à fait originale,—il quitta le collège pour les champs dès sa jeunesse, ce qu'il a acquis depuis, il l'apprit au cours de ses voyages, de ses lectures, de réflexions personnelles—; et plus d'un homme de profession n'est ni aussi intelligent ni aussi cultivé que lui. Si d'aventure son humeur est inégale, c'est qu'ayant beaucoup travaillé, il a une santé aujourd'hui légèrement entamée. Au demeurant, peu d'hommes

publics sont d'abord aussi facile que lui, il en est peu que l'exercice du pouvoir ait moins gâtés; il vit simplement et, parce qu'il est ministre, ne croit pas devoir être inaccessible, suer la morgue.

Dans la vie politique, il est tenace, combatif, parfois vindicatif; il n'oublie qu'une chose,—ses évolutions passées. Il est bon administrateur, ministre ponctuel et jamais oisif, parlementaire expérimenté, plein de ressources, l'un des esprits les plus agiles, les plus subtils d'une Chambre en décadence. Il est infatigable, nerveux, remuant; il a une manière à lui de présenter un argument, de le ramasser, de le mettre en valeur de façon plausible, d'étreindre son adversaire entre deux textes,—quitte à passer lui-même sur le gril, à faire de singulières admissions, malgré toute sa finesse de Normand et ses dérobades fréquentes.

Il devient à certaines heures d'une

étonnante prolixité; c'est quand on le pique, qu'on attaque devant lui la *Coopérative Fédérée* dont il est le maître esprit, à laquelle il s'est lié, pour laquelle il déploie tant de zèle, qu'il est douteux s'il ne lui fera pas encore plus de mal qu'il lui veut faire de bien.

Cet homme de vif jugement, habile, avisé, retors, insaisissable, a un amusant travers qui peut être dangereux. Il voit partout un adversaire, M. Ponton; il en parle à temps et à contretemps. Il le cherche et croit le trouver au fond de ses ennuis, de ses difficultés, de ses mécomptes. Il ne peut ouvrir un journal sans y voir, derrière la moindre critique, Ponton; il ne mange pas sans chercher sous son assiette Ponton, sans sentir dans son omelette Ponton, sans humer, dans son café, Ponton. S'il se couche, chez lui ou n'importe où, il cherche sous son lit Ponton, dans ses draps Ponton, à droite, à gauche, dans le pla-

card, derrière la porte, Ponton. S'il a le cauchemar, il rêve à Ponton; à l'église, s'approche-t-il du bénitier, il regarde d'abord d'un œil perçant jusqu'à la tribune de l'orgue, il y cherche Ponton. Ponton le hante, le tracasse, le tourmente, le fait endêver, l'exaspère, le mine, le porte presque à extravaguer.

Méfaits de la passion politique, chez un homme qui, s'il fut toujours un combatif, sut d'ordinaire ne pas se départir de la mesure, du calme, garder toute sa tête.

M. DESSAULLES

Il a quatre-vingt-dix-neuf ans révolus et les porte bien. Il est doyen d'âge du Sénat et sans doute de tous les législateurs d'Amérique. Sous des cheveux et des sourcils de neige, il a des yeux vifs et clairs, bon teint, visage animé, barbe fleurie. Il a la démarche assurée, main ferme, esprit vif, pétillant. Il parle comme il a vécu, avec calme,

dignité, bon sens, aimablement. Il est riche de souvenirs. N'est-il pas l'un des neveux du grand Papineau, son père n'a-t-il pas eu des démêlés avec l'autorité militaire, en 1837, et lui-même, alors écolier de dix ans, n'a-t-il pas vu pendant tout un hiver des *habits rouges* dans son village, n'est-il pas allé au collège presque sous leur garde ? Plus tard, il devait évoquer souvent cette période mouvementée, dans ses conversations. Il l'a fait surtout à son appartement du Sénat, au fil de ses causeries avec M. de Boucherville, qui apprit lui-même , dans les rues de Montréal, alors qu'il étudiait au collège Saint-Sulpice, l'arrestation, un jour de congé, de son père mis au cachot parce qu'on le soupçonnait d'être lié aux *Patriotes*. Causeries tout à fait amicales que celles de ces deux vieillards, l'un ancien premier ministre conservateur, dont le renvoi du pouvoir déclencha une crise constitution-

nelle, et l'autre , de cinq ans à peine son cadet, vieux rouge de toujours, que M. de Boucherville appelait en souriant, entre deux souvenirs: "Mon jeune homme". M. Dessaulles a vu 1837; il a grandi et s'est marié sous l'Union des deux Canadas, avec une fille du juge Mondelet, personnage de son temps; il touchait à la quarantaine, il avait trois enfants lors de la Confédération; il en marquera d'ici quelques mois, —à la veille de son centenaire,—le soixantième anniversaire. On le verra sans doute, d'ici là, continuer ses habituels trajets de session entre Saint-Hyacinthe et Ottawa, où il est depuis vingt ans l'un des plus assidus aux séances de la Chambre Haute, près de son "jeune" allié et ami, M. Béïque, de dix-huit ans moins âgé que lui. Tous ses contemporains immédiats l'ont, un à un, quitté le long de la route,—M. de de Boucherville l'un des derniers. Mais il a vu grandir dans l'intervalle et l'entourer,

pour remplacer ses vieux amis, les enfants de ses petits-enfants et ses arrière-neveux. La vie lui est encore douce et souriante.

. . . . . .

Rien ne trouble sa fin: c'est le soir d'un beau
[jour...

a dit délicieusement La Fontaine.

M. NICOL

Est-il Anglais ? Le bottin des parlementaires le dit issu de parents "*canadiens*" Il a fait son droit à l'Université Laval, à Québec, en français, avec des Canadiens français; il parle français comme tous ses anciens camarades de droit. Avocat, il plaide en français, sans accent étranger. Il vit chez les Canadiens français; la plupart de ses amis sont de langue française: il a des liens de famille canadiens-français. Il n'est pas Anglais.

Mais... Mais il a fait toutes ses études,

sauf à l'université, en anglais, dans des milieux et des collèges anglo-protestants; il est le représentant de la minorité anglo-protestante dans le cabinet provincial; il a le portefeuille des finances, fief quasi-anglais. Il est Anglais.

Non pas. Ecoutez-le, voyez. S'il parle français sans accent, il parle anglais comme s'il l'avait appris à vingt-cinq ans. Détrompez-vous, ce n'est pas du tout un Anglais.

—"Mais alors, c'est donc..."

N'allez pas si vite. Les Anglais le tiennent pour un des leurs; son chef, M. Taschereau, le leur a donné. Au vrai, comme ce personnage du fabuliste, il est oiseau chez les oiseaux, il n'a pas de plumes chez ceux qui n'en ont pas.

Je suis oiseau; voyez mes ailes!

.....

Je suis souris, vivent les rats!

Au juste, enfin, qu'est-il ? Qui le sait ? Le sait-il ? Piquante incertitude, singu-

lière énigme qu'il ne se pose pas à lui-même, préférant n'avoir pas à y répondre, afin de rester où il est et comme il est.— sur la frontière.

Quelle route il a parcourue depuis sa sortie de Laval, il y a vingt-deux ans! Il n'est plus l'étudiant de 1904 amaigri par le forçage des examens de licence, dégingandé, en apparence un peu crédule, pas très sûr de lui, hésitant, timide, gêné aux entournures. Sa taille maintenant solide témoigne de son aisance, sa démarche, de son assurance, le timbre de sa voix, de son autorité, l'attitude de ses subalternes, de son pouvoir, l'hostilité de tels groupes, la souplesse, l'obséquiosité même de tels autres, de son caractère, de sa personnalité. On ne lui en impose pas, il en impose. Il est chef d'une importante étude, maître à la Régie des alcools, grand argentier de la province. Il parle haut et ferme, on le craint, on l'écoute, on l'entoure, on le cour-

tise, on le sollicite, il a du flegme, du calcul, du commandement, de la tête. Le contact de l'argent, le coudoiement des gens de finance ont développé chez lui un instinct latent d'acquisivité. Il a de la fortune.

Organisateur tenace, rusé, il est, pour son parti, âpre à la victoire, prompt aux combinaisons, il a l'œil ouvert au butin, n'oublie ni ses amis ni les amis de ses amis, il est généreux et charitable à l'occasion; et s'il sait ce qu'il abandonne, il suppute vite ce que l'on aurait pu prendre et qu'on n'a pas osé.

C'est, au dixième, le Perron des Cantons de l'Est.

M. CHAPAIS

Au temps où il dirigeait le *Courrier du Canada*, quotidien québecois alors très répandu, d'idées conservatrices intégrales, il fit un soir d'ironiques compliments sur la sincérité de ses convictions et la solidité

de ses principes politiques à un avocat brillant qui passait, désinvolte, de l'un à l'autre parti, au gré de ses ambitions déçues ou par mobilité d'idées. Le lendemain, cet homme, intelligent mais sans humour, rencontra le journaliste, son ancien camarade de collège, presque son *pays*—"Je te remercie de ce que tu as écrit hier de moi, Thomas. Tu ne m'as jamais tant fait plaisir", lui dit-il, main tendue. L'autre la prit, puis s'en allant, pensif, se heurta à des amis, farouches conservateurs. Ils l'arrêtèrent d'un geste soupçonneux, lui reprochèrent sa phrase. Eux non plus n'en avaient pas saisi la moquerie voilée.—"De ce jour, je ne fis plus jamais d'ironie", dit plus tard M. Chapais.

Il était à cette époque polémiste jeune, narquois, fougueux, d'esprit et de plume incisifs, et même orateur recherché, au verbe légèrement grasseyant,—accent du

pays natal. Que d'articles brefs, tassés, fleuris mais aussi mordants, n'écrivait-il pas contre ses adversaires politiques! C'était le beau temps du journalisme personnel québecois. De quels traits vengeurs M. Chapais ne cribla-t-il pas M. Tarte, lorsque celui-ci, rallié aux libéraux, sortit ses *petits papiers*, s'acharnant aux conservateurs à la veille de perdre le pouvoir, à Ottawa, en 1896, à Québec, en 1897!

Depuis 1901, M. Chapais a quitté le journalisme. Il fait une vie plus calme. Dès 1892, il était entré au Conseil législatif. Il y reste presque le seul conservateur, il y est le seul législateur à double mandat; car il est, depuis la fin de 1919, en même temps que conseiller, sénateur. Il aurait pu l'être dès 1917, à l'heure où M. Borden faisait voter la conscription; il refusa. Un autre, d'échine plus souple, s'assit dans le fauteuil que M. Chapais ne prit pas cette fois-là.

De journaliste, M. Chapais, qui a des lettres, une culture étendue, le goût du travail intellectuel, calme et suivi, devint auteur de travaux historiques. Son *Montcalm*, son *Jean Talon* sont des plus remarquables ouvrages que nous ayons sur le régime français au Canada. De son ancien état, M. Chapais garde le souci de la liberté de presse. Aussi, le jour où il la vit menacée par un gouvernement qu'avait égratigné un besogneux pamphlétaire vite jeté en prison par M. Lanctôt, M. Chapais se leva, au Conseil; il y dénonça, en termes d'une netteté, d'une vigueur, d'une force d'argumentation si pressantes la manœuvre gouvernementale, que le Conseil et la Chambre, s'ils votèrent la loi d'exception, le firent tremblants, honteux , devant cet homme au verbe précipité, haletant, bouillonnant, soudain redevenu, d'historien pacifique, orateur redoutable d'ardeur empoignante et convaincue.

Chaque été, dans son petit domaine de Saint-Denis prolongé jusqu'à la grève sauvage du Cap-au-Diable, face au Saint-Laurent et aux Laurentides qui se découpent, bleues, sur l'horizon, M. Chapais prépare avec la documentation qu'il a recueillie aux mois d'hiver ses travaux d'histoire, ses conférences sur le régime anglais de 1760 à 1800; il y montre à ses auditeurs un gouvernement aimable, paternel,—régime qui aurait pu être, et que d'autres n'ont pas encore vu. M. Chapais le peint comme il l'aurait voulu, avec sa bonne foi, son respect de l'ordre établi, son conservatisme ultra-loyaliste. Car cet historien charmant, à la belle tête, aux clairs yeux bleus, à la soyeuse barbe blanche, garde jusqu'à l'approche de ses soixante-dix ans les illusions de sa jeunesse légitimiste.

M. TURGEON

M. le président du Conseil législatif organise sa vie comme il fait ses discours: pas d'improvisation; du brillant, de l'éclat, de la pompe, de la solennité,—un peu moins que le genre académique.

Il n'en fut pas toujours de même. Étudiant en droit, il faillit aller au journalisme. Il fit partie du groupe de l'*Union libérale*. Mais le journal est trop rarement le fait, —à moins qu'on en soit entrepreneur, non pas rédacteur,—de qui veut atteindre aux postes élevés, honorifiques. Aussi M. Turgeon ne perdit-il pas son temps dans les rédactions. Il versa dans la vie politique et devint député de Bellechasse,—moins laborieux état.

Il était en ce temps une sorte de géant d'allures plus naturelles qu'aujourd'hui, si l'on peut dire. Il portait déjà beau; mais il avait le sang aux ongles, la main prompte. On le vit un matin, dans les couloirs de

l'hôtel du gouvernement. Puis il s'empesa. Les appas des grandeurs sont le commencement de la dignité.

M. Turgeon voulait monter. Il était pressé. M. Parent l'apprit. La route, un moment plus facile, fut plus âpre bientôt. Une violente campagne de presse éclata. L'élection mémorable de Bellechasse vint. M. Turgeon gravit la pente. Tout au haut, s'arrêtant pour souffler d'un si dur effort, il jeta ce qu'il pensait être une définitive pelletée de terre sur l'homme de Labelle que d'autres, après lui, devaient tuer tant de fois,—et qui ne s'est jamais si bien porté.

Quelqu'un dit alors à M. Gouin : "Mettez-nous face à face, Turgeon et moi, à la Chambre". La session s'ouvrit, peu de mois après. M. Turgeon était du Conseil. Depuis, délégations, honneurs, voyages officiels, présidence, tout lui est venu. Il vit, paisible, dans les pièces ornées de la présidence. Il ne fait guère parler de lui,

parle peu, s'il a parfois des mots de profond pince-sans-rire; ainsi, le jour où il dit à M. Médéric Martin qui se promenait dans les corridors du Conseil, criant son mécontentement de M. Taschereau et, à la main, la formule officielle de sa démission, toute prête, prétendait-il: "Si vous alliez la perdre, M. le maire!" cet autre, un matin que le même fantasque conseiller lui demandait de nouvelles formules de démission: "Vous les avez toutes prises, M. Martin." Il en eut un troisième, moins spontané, devant le bill d'un perpétuel brasseur d'affaires toujours à la côte: "C'est le statut du quémandeur". Mais M. Turgeon ne prodigue pas ces heureux mots. Il les place.

A soixante-trois ans, il est puissant chasseur, digne jusque sous le tricot du coureur de bois, malgré les ennuis qu'il y rencontre parfois, fervent du golf et du bridge, grand liseur, aimable causeur; il

a le port d'un baron, le jarret souple, la tête fière, la taille moulée, cambrée, jeune, la phrase peignée, ratissée; s'il sourit, c'est du coin des yeux. S'il rit, ce n'est pas de tout le visage. Un côté reste grave. La présidence du Conseil a de ces revers.

Une maison d'éditions française est à publier une série d'études biographiques, le *Roman des grandes existences.* Cela va de la *Vie raisonnable de Descartes* à la *Vie paresseuse de Rivarol.* Comment s'intitulera.—s'il paraît jamais,—le roman de M. le président ?

M. GROULX

Vous le rencontrez dans la rue, coudes arrondis, soutane flottante, l'œil vif derrière le binocle, allant d'un pas hâté. Il a sous le bras serviette bourrée, sur la tête ronde aux cheveux drus chapeau romain. Il s'en va donner son cours d'histoire du Canada.

Car s'il est prêtre, il est historien aussi. Il a publié de beaux ouvrages. Sa pensée en porte d'autres. Il se documente, compulse les textes qu'il a cueillis en France ou ici, dans les bibliothèques, les archives, les collections privées. C'est un homme d'étude, de travail. S'il n'est pas, comme l'*Hermagoras* de La Bruyère, instruit de la guerre des géants et ne connaît pas à fond les Égyptiens et leurs dynasties, s'il ne peut "*vous révéler que Nembrod était gaucher et Sésostris ambidextre*", c'est qu'il est de son pays et de son temps. Il abandonne à d'autres Pharaons, pyramides, sphynx et labyrinthes. Il se cantonne dans l'histoire de France et d'Angleterre; il écrit du Canada d'abord. Ample et vaste domaine. Il lui suffit, et à tous ceux qui l'écoutent ou le lisent.

Il est d'un patriotisme ardent. On accepte ses idées politiques, on les approuve, on les débat, on ne les partage pas, on les

improuve; affaire d'appréciation, de connaissances, de jugement. Ses disciples de l'*Action française* et ses amis l'entourent, le suivent. D'autres, qui n'en sont pas, le lisent, s'ils ne s'entendent pas avec lui. Il a fait école. C'est qu'il a de la valeur, de la bonne foi, du courage moral, du caractère. C'est un professeur, un entraîneur.

Le jour qu'il fut candidat à la *Société Royale*, un groupe de langue anglaise voulut poser la question, non de la loyauté, mais du loyalisme de son œuvre. Le geste était déplacé. Aussi l'accord se fit-il chez les sociétaires de langue française, même si d'aucuns n'étaient pas de son avis, en histoire. Un auteur qui ne voit pas d'ordinaire les choses comme lui, bien qu'aussi canadien, intervint avec autorité. Il prit position de façon claire, nette; l'adversaire fléchit, s'effaça. Cette unanimité des nôtres autour du candidat fut un hommage à son mérite, à sa sincérité. Il honorait

en y entrant la société, plus qu'elle ne l'honorait.

Il dit bien sans effort. Il a de l'assurance sans audace, du style sans fausse recherche, de l'érudition sans pédantisme. Il juge sans trancher et si d'aventure il contredit, il ne blesse pas. A-t-il tout le temps raison ? Mais qui donc a tout le temps raison ?

On conteste certaines de ses thèses politiques; il a de belles pages sur l'histoire canadienne; il en a, sur nos anciennes coutumes, sur nos ancêtres, d'émouvantes, même d'excellentes. Il ne nie à personne le droit de ne pas être de son avis. Mais il a déjà lu qu'"*il n'y a point d'ouvrage si accompli qu'il ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins*". On juge son œuvre; on ne peut faire qu'elle n'intéresse ni ne porte à réfléchir. A combien d'auteurs de

chez nous rendre témoignage pareil, aussi fondé ?

M. MONTY

Il est chef d'une étude achalandée. On le voit tous les jours au Palais. La procédure l'a pris, absorbé, jusque vers la cinquantaine. La politique vint, démon du midi. Elle le tenta. Du jour au lendemain, il se crut, à cause de rares harangues électorales, de sa fréquentation des clubs de faubourgs où l'on parle en bâfrant, homme public. La rareté des chefs, à cette heure, en fit l'ombre de l'ombre d'un chef. Il fut d'un cabinet, à la veille d'une élection perdue d'avance. Il eut portefeuille et titre de Conseiller privé, se choisit un comté, fit sa campagne, subit un décisif échec, vit tomber avec lui ses collègues, ne se déconcerta pas et, personne ne restant sur pied, se releva, cria: "Debout les morts!" crut entendre une armée en marche derrière lui, continua la lutte sans regarder, se

tourna, l'an dernier, pour voir quelles troupes le suivaient, ne vit personne, marcha tout de même d'avant, se fit battre derechef et, depuis, réfléchit dans l'ombre, presque dans l'oubli.

C'est un excellent garçon de mine à la fois pompeuse et réjouie, de solide embonpoint, homme de bien et charitable, père d'une belle famille, bon citoyen, estimable en son privé, taillé pour la politique comme un goutteux pour la corde raide. La façon dont il devint ministre l'impressionna tout seul. Il se prit au sérieux outre mesure, comme tant de Numa Roumestans contemporains. Il fut déçu quand son maître, sur les conseils de Montréalais roués, le mit d'abord à l'écart pour lui tourner net le dos, ensuite. Cette ingratitude ne profita ni aux conseillers ni au chef. Et si le partisan fidèle ainsi écarté eut raison d'être blessé, l'électeur l'en vengea,—sans y réfléchir.

"*La vengeance est un plat qui se mange froid*", dit le proverbe. M. Monty n'est pas de ceux qui en vivent. Il préfère l'huître... et les plaideurs.

M. CAHAN

Qui ne l'a vu, colosse au teint haut en couleur, barbe et cheveux blancs, taille légèrement inclinée, dans les rues de Montréal, les couloirs des Communes ou la rotonde du Château-Laurier, à Ottawa ? Sa stature, la carrure puissante de ses épaules, sa démarche, l'acier d'un regard droit que tempère un sourire dont se rident parfois les tempes, le font remarquer sitôt qu'on l'aperçoit. Si on ne le connaît déjà, si l'on ne peut apprendre qui c'est, on se dit néanmoins: "C'est un homme!"

L'on ne s'y trompe point. C'est un homme. Il a de la tête, du cœur, de lapersonnalité, une riche nature. Il est ami des

Canadiens français. Il ne le dit pas; il le prouve. Il ne feint pas de les aimer; il les estime ouvertement. Cela lui vaut des avanies, des inimitiés sournoises; il n'en a cure, étant de ces âmes qui ne mesurent pas leurs sentiments aux préjugés d'autrui. Dès 1913, il fut de lui-même aux côtés de ceux qui réclamaient justice pour les minorités du Kewatin. Et, candidat unioniste en 1917, il eut tôt fait de dissocier sa cause de ceux qui menaient campagne contre les Canadiens français; il étouffa lui-même alors un incident qui eût pu le servir. Cela lui répugnait. Il n'y a pas un an, on tenta dans certains milieux d'Ottawa, de l'amener par surprise à rompre des amitiés personnelles dont il s'honore dans le camp adverse. Il refusa net de plier, de s'en excuser même. Il fut ce soir-là d'une telle énergie, d'une telle âpreté de langage qu'autour de la table où on l'avait appelé pour forcer sa volonté, des politiciens

restèrent abasourdis, haletants, souffletés par tant de courage, de loyauté. Il signa, dès cette heure, sa sentence de mort politique; on devait tenter de l'exécuter plus tard. Il le savait, mais il passa outre. *Amicus Plato, sed magis amica Veritas.*

Aux Communes, son éloquence est volcanique. La pensée sourd, coule comme un flot de lave ardente, emporte tout, l'emporte lui-même. Ce torrent porte en blocs entiers sa franchise, sa sincérité, sa conviction, des illusions qui ne fondent pas.

Il a soixante-cinq ans révolus. Un groupe pensa, ces semaines-ci, d'en faire le successeur de M. Meighen. Peut-être l'aurait-il été, s'il n'accusait plus que son âge. Les partis politiques, comme tant de femmes et même d'hommes de ce temps, cherchent la jeunesse; leur faveur va plutôt à qui a mine d'être jeune,—cela ne signifie pas à qui l'est vraiment. M. Guthrie fit le bloc des suffrages incertains; d'abord il

n'a guère d'idées à lui,—on voulait un interroi, non pas un chef, un dominateur,—et puis s'il n'a que cinq ans de moins que M. Cahan, il paraît de dix ou quinze ans plus jeune.

M. Cahan eût fait un chef sortable; il est quelqu'un; il est du Québec. Trois raisons, pour un groupe dont le cœur, la tête et la bourse sont à Toronto de l'avoir, sans plus, écarté. Cela lui fut amer,—nouvelle amertume dans sa vie d'homme de cœur.

M. BÉIQUE

Il fut de ces étudiants montréalais d'avant 1870 qui, logés sous les combles, dans de pauvres chambrettes, travaillaient avant dans la nuit, l'hiver, par-dessus au dos, à la lueur vacillante de chandelles de suif. La plupart devinrent avocats ou magistrats en vue. Il en survit quel-

ques-uns. M. Béique est probablement leur doyen.

Dès ce temps, il acquit des goûts simples, l'horreur du superflu, la méfiance du luxe, même appuyé sur la fortune. Il y prit, ou plutôt il en garde des qualités d'ordre, de prévoyance, d'économie, dont à maintes reprises l'on a fait gorge chaude, chez ceux qui le méconnaissaient ou l'enviaient. S'il est conseiller d'une vaste entreprise comme celle du *Pacifique Canadien*, où l'on sollicite son avis à cause de ses profondes connaissances, c'est qu'il cultiva l'économie et la prévoyance à l'heure où trop des nôtres qui gagnent de l'argent et pourraient édifier des fortunes ne savent pas le placer, s'ingénient même , dirait-on, à le perdre ou à le gaspiller. Il a su gagner,—beaucoup le font,—et garder,—science plus rare.

La maturité venue, il tint au barreau de Montréal une situation de premier plan.

Il était avocat habile, d'expérience juridique étendue, d'une belle intelligence des affaires, auquel eurent recours de nombreux industriels de l'époque. Nommé sénateur vers la soixantaine, ce fut un des conseillers intimes de M. Laurier, avec M. David, car il fut toujours un libéral de vieille roche. Il surveilla jusqu'en ces dernières années les finances de son parti, ses relations avec le monde de l'argent.

Depuis 1920, il s'est employé surtout à deux œuvres: la *Banque Canadienne Nationale* dont il est vice-président, et la remise à flot d'une importante fabrique de pâtes de bois, à Chicoutimi. Il maîtrisa ce sujet, débrouilla une situation compromise, démêla les unes des autres dix ou quinze sociétés connexes qui, chevauchant, se mêlant, avaient formé un écheveau inextricable, semblait-il. Un plan de mise au point clair, net, simple, logique, sortit de ses réflexions et de son cerveau, comme

il allait avoir quatre-vingts ans. Il ne fut jamais aussi lucide , aussi maître de ses facultés. Les sacrifices nécessaires consentis, il empêcha la perte de millions d'épargne canadienne-française, protégea du même coup maints établissements financiers. Cela restera sa grande œuvre.

Il est aujourd'hui vieillard vif, ingambe, sans morgue, malgré sa haute situation. On le croise, qui s'en va d'un pas alerte, ou en tramway, à ses affaires, quand d'autres, moins riches, moins âgés, dont le temps ne vaut pas le sien, s'impatientent si d'aventure leur limousine de maître n'est pas à leur seuil à la seconde fixée. Il porte quinze ans de moins que son âge. C'est à croire que le temps l'épargne,—comme il l'épargne. Ceux-là même qui raillaient jadis son esprit d'économie vont solliciter les conseils de son expérience, l'appui de ses capitaux, la recommandation qui leur ouvrira

la confiance des maisons de banque, s'il y met sa signature.

Il ne la donne qu'à bon escient, étant prudent, expérimenté, rare juge des hommes et de leurs entreprises.

M. GALIPEAULT

De teint olivâtre, les cheveux noirs bouclés et luisants, il avait jadis l'air tout à fait exotique. On l'aurait cru Portugais ou Argentin, et même né sous les Tropiques. Il vient des environs des Trois-Rivières, et depuis trente ans, il est Québecois d'entre les Québecois.

Il arriva tout jeune à Québec. A vingt ans, il y était avocat. Il fut à ses débuts l'associé d'un des types les plus pittoresques du barreau de ce temps, Me Lane, homme de six pieds et demi, à l'encolure et à la voix de taureau, qui faisait presque choir du banc, des éclats de sa basse-taille bourrue et

tonitruante, de malheureux juges à bout d'âge qui dormaient parfois, au lieu d'écouter ses plaidories. Me Lane était avocat retors, habile, très couru. M. Galipeault apprit de lui toutes les finesses et les ruses du prétoire; car il avait déjà l'esprit souple, insinuant, futé, fuyant, qui devait plus tard en faire un des chefs d'étude les plus recherchés par les plaideurs québecois inquiets de la tournure de leurs causes.

En même temps que redoutable au barreau, Me Lane était antiparentiste forcené; car à l'époque, le tout-Québec se partageait en deux camps, le parentiste et l'antiparentiste. M. Galipeault fut, comme son patron, de la Ligue contre le roi; cela lui valut sa première et seule défaite politique,—M. Parent était alors tout-puissant, et qui le bravait sortait de l'équipée assez mal en point.

M. Parent enfin délogé, M. Galipeault, bien en cour avec les nouveaux maîtres à

cause de l'appui qu'il leur avait prêté parmi la jeunesse dans la lutte à l'ancien chef, vit luire la fortune politique. Il fut des lutteurs libéraux à l'élection de Bellechasse, en 1907. Il y tint des propos si fantasques qu'un jour il attrapa verte et dédaigneuse leçon de l'adversaire du ministre. Il n'y retourna plus. Car, s'il a de l'audace, il craint les étrivières. Il hait d'avoir l'air battu; s'il n'est pas sûr de lui, il ne s'expose pas, étant à la fois fier et circonspect.

Député depuis dix-sept ans, M. Galipeault est arrivé. Devenu président de la Chambre, il prit en 1919 portefeuille et ministère. Il est aux Travaux Publics, comme à son étude d'avocat politique, entreprenant, affairé, tenace, Il trouve le temps de s'intéresser à toutes sortes de sociétés extérieures; il a des capitaux dans les transports et les mines, même dans la brasserie. Il est un peu partout, voudrait être partout, récolter partout. Il est vif, ondoyant,

inquisiteur; il a le talent de l'intrigue, un esprit de combinaison sans cesse en éveil, au guet; il s'éloigne quand on l'approche, s'approche si l'on s'éloigne, cherche d'abord son avancement, ne le trouve pas toujours, le saisit s'il se présente, tâche à le faire surgir s'il ne se présente pas, s'acharne après la fortune, la force parfois, ne désespère pas de la maîtriser de façon définitive.

On a dit qu'élève de M. Perron, il en est l'homme-lige dans le cabinet québecois; l'autre lui passerait la main, s'il allait quitter le Conseil pour le Sénat. Mais que d'aventure l'on réussisse à chasser le maître en l'écrasant sous les honneurs, risquera-t-on de commettre le disciple aux plus hauts emplois ?

MGR ROY

La grande guerre éclatée, tout le clergé français mobilisé, Notre-Dame de Montréal se trouva sans prédicateur pour le Carême

de 1915. D'où viendrait une voix française pour cette chaire d'habitude tenue par un prêtre ou un religieux d'outre-mer, au pied de laquelle se groupe chaque année un public à la fois empressé, fidèle et critique ?

Saint-Sulpice n'eut pas à chercher. En ce temps-là, un prêtre nourri des classiques et des Pères de l'Eglise brillait dans la chaire québecoise. Il avait une éloquence élégante, onctueuse, persuasive, un style délicat, une doctrine assise sur la plus pure théologie, une âme de véritable prédicateur. Il s'appelait l'abbé Camille Roy.

Notre-Dame le désigna. Il y vint avec modestie. Ce fut le premier Canadien à prêcher le carême dans cette enceinte, depuis plusieurs décades. Il y démontra que l'éloquence religieuse de chez nous est sœur de la française et peut se comparer à son aînée. Il ne déçut personne, plut à son auditoire, le toucha, le charma. Son dernier sermon fini, le peuple se dit, sur

le parvis ensoleillé: "Nous avons un maître de la chaire". Il retourna dans l'ombre du séminaire d'où il était venu, sa réputation plus belle, son humilité la même.

Il avait quarante-cinq ans, il occupait dans notre enseignement classique un haut poste et devait, moins de dix ans plus tard, être recteur de l'Université Laval. Issu d'une famille nombreuse et vouée à l'Église, il aura vécu toute sa vie entre les murs à l'abri desquels il reçut son instruction et où, plus tard, il est devenu le chef,—chef à la fois doux, ferme, modéré, réfléchi, pieux, lettré. Les années qu'il n'y passa pas, il les prit à parfaire ses études à l'Institut Catholique de Paris, ou en Sorbonne. Enseignement, littérature et philosophie se le sont partagé.

Agé de cinquante-six ans, il compte dans tout le Canada et même aux Etats-Unis des anciens élèves qu'il a initiés aux lettres latines et françaises. Il a coupé son pro-

fessorat de travaux personnels. Il a préparé, dans la retraite de sa chambre encombrée de livres, fenêtres ouvertes sur le jardin enclos du Séminaire, des murs duquel la vue domine la molle et merveilleuse perspective du fleuve et des Laurentides, fuyant vers le cap Tourmente, de remarquables études critiques sur la littérature canadienne. En même temps qu'il formait des intelligences, guidait des âmes de jeunes hommes, les orientait, il a perfectionné sa science des maîtres passés et des auteurs présents, des consciences et des cœurs contemporains.

Aujourd'hui , c'est un prélat simple et digne, d'une culture générale étendue, dont il ne fait pas parade; il est aimable et courtois, d'une conversation délicate et prenante, d'un esprit accueillant, aux cent facettes, où brillent toutes les nuances de la charité. Qu'il écrive, prêche ou dirige, il persuade et convainc, s'adresse tout en-

semble à la tête et au cœur; il ne commande pas, ne tranche pas; il inspire et conduit. C'est une intelligence rare, développée en toutes ses parties, beau fruit d'une culture à la fois française et catholique, celle-là tempérée, achevée par celle-ci, et qui, germé, poussé, mûri en terre canadienne, enferme en soi tout ce qu'il y a de savoureux, de délicat et de meilleur aux bords du Saint-Laurent.

M. BARRETTE

Il est rond, rusé, remuant et rubicond. Il est petit, large et jovial. Il ne marche pas, il roule. A-t-il l'air communicatif? C'est qu'il veut vous faire parler. Il ne dit que ce qu'il veut. Il a de l'humour, un esprit de pince-sans-rire. Un jour, dans les couloirs des Communes, il avait de ses électeurs avec lui. Quelqu'un lui cria, d'assez loin: "Barrette, sir Robert Borden

te fait demander". — "Qu'il attende", répondit-il, sérieux. Ses électeurs faillirent le croire personnage important, qui traitait avec le premier ministre d'égal à égal. N'est-il pas assez mystificateur pour s'être lui-même adressé ce message afin d'ébahir ses visiteurs ?

Quand il vint aux Communes, en 1911, il fut tout de suite le boute-en-train des ministériels de langue française. Que de chansons n'a-t-il pas entonnées à l'heure où la Chambre attendait de se prononcer sur des lois importantes! Mais s'il avait belle voix, c'était pour chanter. Le reste du temps il fut muet. Il vota parfois bien, — les années que Lamarche fut député, Lamarche était son chef —; plus souvent il suivit le bloc; cela n'était pas toujours bien voter. Ses électeurs le surent et le lui firent payer. Il disparut.

L'an dernier il revint à la surface, flotta d'abord dans le sillage de M. Monty, puis

dans celui de M. Patenaude; mais tout le temps il suivait M. Meighen. Celui-ci s'en était fait un émissaire secret dans les comtés ruraux québecois, avant la campagne de 1925, pour sonder l'opinion publique. M. Barrette voyagea; racontant des histoires, chantant ses plus belles chansons, il prenait des notes. Cela s'acheva par les deux défaites successives de M. Meighen dans notre province. La mission de M. Barrette les avait laissé prévoir.

Ce politicien finaud et madré est à la fois meunier, troubadour, loustic et le reste du temps notaire, au service de ses électeurs. Tant qu'il fut à Ottawa, l'appartement où il logeait restait ouvert aux jeunes couples de son comté en voyage de noces. M. Barrette tenait de cette façon une de ses promesses à ses électeurs. "Si vous m'élisez, je vous recevrai chez moi quand vous viendrez à Ottawa", avait-il dit. S'il ne fut pas fidèle à tous ses engage-

ments, il peut se targuer d'avoir au moins tenu celui-là. Ses électeurs, du reste, l'y aidèrent.

M. L. M. GOUIN

Fils et petit-fils de deux premiers ministres dont l'un et l'autre furent à leur heure aux avant-postes de la vie nationale, M. Léon-Mercier Gouin n'a pas d'ambitions politiques. La vie publique ne l'attire guère. Il fait bien deci-delà des discours; il les espace et ce n'est jamais pour son compte. Il aime à se rendre utile à des amis, à des camarades. C'est alors seulement qu'il paraît dans les assemblées. Service amical, jamais service commandé.

Quand il parle, il se prépare. Une des singularités de ce grand jeune homme mince, discret et travailleur, c'est de prendre la vie au sérieux quand il pourrait vivre en dilettante. S'il doit paraître en public, il ne se contente pas d'une harangue

découpée dans les chapitres d'un manuel électoral tout prêt. Il n'évite pas l'effort; il le cherche. Puisqu'il va parler, il estime que son devoir et son nom lui commandent de ne pas parler pour ne rien dire. Ils sont trop de gens à se piper de vains mots; il n'en veut pas être. Il se documente, trouve un aspect neuf à la question et l'aborde. Ainsi dira-t-il quelque chose et parlera-t-il sensément. Il n'a pas le goût atavique de la politique, mais il a celui du labeur intellectuel. Il y joint une vive probité d'esprit, de la logique, du bon sens, de la simplicité; de commerce agréable, il n'a nulle morgue. Fils et petit-fils de premiers ministres, il est surtout lui-même.

S'il plaide, il aura eu soin d'étudier à fond ses dossiers et ses causes. S'il donne des cours à l'*Ecole des Sciences Sociales, Economiques et Politiques*, il aura fouillé ses auteurs, écrit ses notes, les aura revues; se tenant au fait des dernières autorités,

il se met à date. Il a le scrupule de bien faire ce qu'il entreprend et ne se fie pas aux autres pour exécuter sa partie. Il a donné son appui et son concours à plusieurs belles œuvres de chez nous, — ainsi aux *Semaines Sociales*, aux syndicats ouvriers catholiques. Il ferait davantage, si sa santé, débile pendant des années mais qui paraît se raffermir, lui avait laissé plus de répit, de liberté de travail.

S'il a parfait ses études en Angleterre, à Oxford même, il ne s'est pas laissé diminuer par l'anglomanie. Il est Canadien d'abord et prend sur ses journées de loisir pour tâcher de répandre des idées très canadiennes dans des milieux intellectuels de langue anglaise favorables à un vrai rapprochement. Il veut l'entente des races, mais juste et fondée sur le respect de nos droits. Sur plus d'un point il se rattache à son grand-père maternel; s'il n'en a l'ar-

deur combative et fougueuse, il en a les sentiments patriotiques.

De vie très digne, de caractère droit, n'aimant pas plus qu'il faut les cérémonies mondaines, il y préfère, à ses heures de détente, la marche au grand air, le repos dans la vraie campagne, le débat amical, la retraite du cabinet de lecture. Il pense au lendemain, entre ses auteurs et ses dossiers. Il n'a pas et ne peut avoir de soucis de fortune, mais il tient à faire lui-même sa vie.

Haut et bel exemple à tant de jeunes gens issus de familles riches, qui se rangent parmi ces parasites appelés avec un dédain mérité: "*Fils à papas*". Il a, lui, la fierté de ses auteurs, de la tâche qu'ils ont accomplie, l'orgueil d'être aussi et de lui-même quelqu'un, d'atteindre à une personnalité propre. Il y réussit.

M. GUIMONT

Blond, le cheveu rare, l'œil pétillant, actif sous des apparences d'homme peu pressé, de belle humeur, il est gai, jovial, courtois. Il sait quand plaisanter et comment ordonner. Il a, s'il le faut, le commandement bref, le geste impératif, le mot qui hâte l'accomplissement de la décision prise. Il est accueillant sans perdre de temps, patient, mais habile à se défaire des fâcheux. Il a une belle culture, un esprit ouvert et précis. Ce qu'il veut, il l'obtient, non par obstination bourrue, mais à force de fermeté souple, nuancée, d'autant plus tenace qu'elle est enveloppée, souriante. Il est à la fois avocat et banquier, de la banque parce qu'entré là comme avocat, il y révéla une si vive intelligence des affaires, une si nette compréhension des rouages et des fonctions d'une banque, que cela le désigna d'emblée aux plus hauts emplois.

Il les tiendra comme il a jusqu'ici tenu ceux qu'il a déjà occupés, avec brio et compétence; il ne sera pas, pour tout cela, moins aimable, ne deviendra pas hautain, inaccessible.

Daudet parle quelque part de la conquête de Paris par les Méridionaux. Québec est un peu le Midi de Montréal. Les Québecois d'origine sont nombreux ici, plusieurs y sont aux belles places. M. Guimont est ce ceux-là. Né près de Québec, il y fit une partie de ses études, les finit à Montréal, s'en alla pratiquer le droit à Québec, et reprit bientôt la route de Montréal, qui l'attirait. Il passa par Saint-Hyacinthe, où deux échecs politiques successifs, dont l'un faillit être une victoire, le détournèrent de la carrière qu'ambitionnent tant de jeunes avocats: celle de député. Le droit, comme le journalisme mène à tout; mais à l'encontre du journalisme, il n'est pas nécessaire d'en sortir tout à fait. Aussi bien M.

Guimont, restant avocat, devint banquier d'abord à titre de chef du contentieux de la *Banque d'Hochelaga*, puis comme secrétaire général de la *Banque Canadienne Nationale*. Aujourd'hui, si le directeur général est forcé de s'absenter, M. Guimont le supplée; s'il est présent, il confie à M. Guimont les tractations délicates, les dossiers compliqués; il met dans celles-là du tact, de la diplomatie, dans ceux-ci de l'ordre, de l'air, de la clarté. L'un trace la route, l'autre pose des jalons. Elle paraît ensuite large ouverte vers le progrès; elle y conduit.

On s'est plu, parfois, à prétendre que les études classiques, les grandes écoles et l'université ne préparent pas à la vie pratique, aux affaires, à la haute finance. Cela se peut, s'il s'agit de gens tout à fait dépourvus de sens réel, d'esprits limités de leur nature et par avance aux cadres les plus étroits de leur profession. En ces der-

nières années, le droit et le génie ont donné à maintes entreprises des chefs vifs à comprendre, prompts à exécuter, d'une prudence et d'une direction avisées. Il faut maintenant, et surtout pour les affaires, voir clair, de haut et loin. Aussi bien nos banques s'en rendent-elles compte. Et c'est tout à leur honneur de s'assurer des collaborateurs tels que M. Guimont.

M. FERGUSON

Risque-tout, il crut s'apercevoir que sa province avait soif. Il voulut du même coup s'affermir au pouvoir, donner à boire à l'Ontario, en combler les déficits. Il a gagné la partie, Ontario boira sans fausse honte, sans vergogne, il aura des surplus. Ainsi M. Ferguson prendra figure de modéré, de restaurateur des finances publiques ontariennes.

Il a dans ses manières du *boss* américain, de la rouerie saxonne, une apparente ron-

deur, une bonhomie toute de surface, qui trompe ses partisans mais ne fait pas de dupes dans les camps adverses. Il a tour à tour du flegme, de l'emportement, de la combativité, de la camaraderie, la déclaration offensive, le verbe amical, la menace et la promesse faciles. Méprise-t-il l'électeur au moment même où il le courtise ? Cela se peut. Lui-même se garde de le laisser paraître.

S'il est fanatique à ses heures, c'est moins parce qu'il pense et sent ce qu'il dit, que parce qu'il a vu dans l'exploitation des préjugés le plus sûr moyen de plaire à une fraternité turbulente, butée contre la reconnaissance du droit d'autrui. Il affiche, s'il croit que cela doit avancer sa cause ou diviser l'adversaire, une largeur d'idées fondée sur l'opportunisme. Il est homme d'action futé, mais de jugement médiocre sur les grandes choses. Entré dans la politique sur la vague orangiste, elle l'a

porté aux sommets; mais à l'heure où cela pouvait servir sa cause, il dénonça le fanatisme inexistant de l'autre groupe, se posant lui-même presque en persécuté.

Il a de la finesse et peu de tact, de l'habileté, un certain courage fait surtout d'audace, un vaste sans-gêne,—tout-Québec l'a vu jadis,—de la poigne, une sorte d'éloquence courte que l'absence de véritable culture change en rhétorique parfois brutale.

On a raconté jadis la plaisante aventure de cet ancien député, étranger aux usages mondains, qui, le soir d'un grand bal, à Ottawa, s'approcha d'une dame aux amples épaules poudrées, se mouilla l'index, le promena sur la nuque de cette personne sursautant d'indignation, ne s'émut pas, se porta le doigt aux lèvres, se fit claquer la langue, réfléchit et dit, goguenard: "C'est de la pure *Ogilvie*". Si jamais M. Ferguson écrit ses *Mémoires*, il pourra

donner comme pendant à cette anecdote fantaisiste une authentique histoire qu'il a des raisons particulières de se rappeler, celle-ci: un soir de banquet de *Bonne Entente*, à Québec, maints délégués s'abreuvèrent plus que de raison à la fontaine de l'hospitalité canadienne-française. Un des plus importants personnages ontariens, myope ou très ému, se pencha sur sa voisine décolletée, s'entêtant à lui émoucher de la main le cou, malgré les protestations discrètes de cette dame. Cela prit un peu de temps avant qu'on pût faire entendre à l'importun qu'où il voyait des mouches, il y avait ce que nos gens appellent des *grains de beauté*.

Sa récente victoire aura fait oublier à M. Ferguson cet incident québecois. C'est peut-être tout de même ce soir-là qu'il eut l'idée d'emprunter à M. Taschereau sa régie des alcools dont il vient de faire triompher le principe, aux dépens des recettes à venir de notre grand argentier, M. Nicol.

M. SIROIS

C'est l'héritier d'un nom connu dans toute la province et même à l'extérieur, il y a dix ou vingt ans, celui d'un gentilhomme et d'un notaire québecois accomplis. Qui n'a, en effet, de ceux qui dépassent la quarantaine chez nous et ont été un peu mêlés à la vie professionnelle ou publique, rencontré M. Sirois père, ou n'en a pour le moins entendu parler ? On disait "le notaire Sirois" tout court. Il n'y en avait qu'un, celui-là.

Gouvernement fédéral ou provincial, grandes institutions religieuses et civiles, importantes successions, vieilles familles québecoises, tout cela était de la clientèle de ce notaire intègre, cultivé, d'une scrupuleuse probité, juriste remarquable, homme de bon sens robuste en même temps que d'une politesse et d'un charme insurpassables.

Le fils s'initia tout jeune aux secrets de l'étude paternelle. Vivant tout à côté, il grandit dans la tradition, compulsa les pièces du greffe, il y apprit à lire, se familiarisant avec les auteurs qu'annotait son père. L'atmosphère de la maison était à la fois intime et professionnelle. Il y avait, il reste dans l'air du vaste cabinet accueillant une courtoisie d'un autre âge, une discrétion toute notariale.

Au père a succédé le fils ; il est, comme son père, digne, souriant, affable et cultivé. Son cabinet de travail regorge de documents, de pièces, d'auteurs qu'il consulte d'un vif coup d'œil et d'un doigt preste à trouver l'endroit cherché. Il donne aux revues de droit, aux publications notariales des articles nets et précis, qui font autorité. Il est professeur écouté. Il parle en public comme il écrit, avec élégance, simplicité, justesse. Et si l'on pénètre chez lui plus loin qu'à son cabinet de travail, on le trou-

vera peut-être en train de lire les revues françaises et anglaises les plus averties, le dernier ouvrage sérieux paru. Les pose-t-il sur sa table pour causer avec humour, entrain, rapidité, il parle de politique, d'histoire, d'art, de sociologie, en homme auquel rien de tout cela n'est étranger. Il est en effet d'une vive curiosité intellectuelle; il a la décision délibérée, le jugement droit, et qui traite avec lui rencontre un homme de bonne foi, d'une grande loyauté.

S'il a dans sa profession de rares égaux, — ils en sont tous ensemble l'honneur, — où leur trouver des maîtres, sinon chez leurs devanciers ?

M. PERRIER

Sa paroisse est sa vie. Il en est le curé, au sens le plus complet du mot. Il est à la fois gardien, tuteur, chef et maître. Il connaît, il aime ses paroissiens. Il a sur

leurs âmes de l'autorité, sur leurs intérêts spirituels de la vigilance. Pour tous il est l'ami désintéressé, le protecteur, le père de la plus grande famille.

Homme d'œuvres, rien de ce qui se passe dans sa paroisse ne lui échappe. Il est lié à toutes les associations de charité, de bienfaisance. Elles trouvent en lui un conseiller, un guide, un inspirateur. Il ne s'appartient pas. Il est à elles, à leurs membres, à ceux auxquels elles vouent leurs efforts.

Patriote, il se préoccupe de l'avenir de notre race dans la grande ville, des répercussions nombreuses de la vie urbaine intense sur le foyer et les institutions familiales. Il crée des groupements pour ceux qui n'ont pas ici de parents; il a pour ceux qui sont loin du toit natal des attentions, des sollicitudes de père et d'apôtre.

Ancien visiteur des écoles catholiques, à Montréal, pénétré de la doctrine des meilleurs auteurs de pédagogie contempo-

raine et chrétienne, il sait mieux que quiconque et par expérience que l'école primaire forme la masse des hommes et des femmes de demain; il en suit le progrès, le développement, ne veut pas les y voir que dans le domaine matériel; il estime que le père ne doit pas se désintéresser de ses enfants parce qu'il en a confié l'instruction à des maîtres, laïques ou religieux, et que sa vigilance ne s'arrête pas au seuil de la classe, mais doit y accompagner l'écolier.

Citoyen, il veut l'ordre dans la paix, le respect de la morale et des traditions dans toute la vie, civile ou publique comme privée. Il redoute et combat le mauvais exemple, le scandale; il est aux premiers rangs de ceux qui travaillent à épurer la vie montréalaise, à empêcher la licence et la débauche d'envahir la rue, de salir les quartiers, de souiller la conscience publique et la particulière.

Prêtre, il a la science des cœurs et des

âmes. Il ne la puise pas que dans les livres. mais dans le ministère et la vie. Il parle avec tact et délicatesse. mais aussi avec fermeté. Ses homélies se rattachent aux plus familiers et aux plus bienveillants des maîtres de la prédication, elles s'élèvent quand il faut et soudain aux cimes de l'éloquence sacrée. Il a lu les grands théologiens, les Pères de l'Église. il s'en est assimilé la moelle. Il s'est abreuvé à la pure source thomiste. Aucun des grands auteurs religieux ne lui est étranger. Il commente l'Évangile et les Livres Saints de sorte qu'on saisit qu'il en fait ses lectures ordinaires, l'objet de ses méditations, la base de toute sa prédication. Aussi ses sermons attirent, subjuguent, persuadent, convainquent, entraînent tout ensemble.

Il est sévère pour lui, indulgent aux autres, accueillant à tous. Il accepte les responsabilités, entreprend les tâches les plus lourdes, les plus difficiles, les exécute, ne

s'en fait aucun mérite, en ignore toute gloire, se dérobe aux honneurs. Il n'accomplit que son devoir, estime-t-il.

C'est un homme de Dieu et le pasteur de son peuple.

M. BELCOURT

Député, il soutint de dures batailles, à Ottawa. Il devint président des Communes, passa au Sénat; il en est un des membres les plus autorisés, de jugement sain, de raisonnement calme et logique. Avocat très souvent pris à la cour Suprême, répandu dans les milieux anglo-canadiens parmi lesquels il a longtemps vécu, qu'il connaît à fond, sa plus belle cause reste celle des Franco-Ontariens.

Il la mena jusqu'au Conseil Privé. Il continue de défendre les nôtres devant le tribunal de l'opinion ontarienne, avec tact, sagacité, d'un ton à la fois juste et modéré, comme celui qu'il prit pour venger notre

langue le matin que sir John Adams prétendit la qualifier de bas patois, devant un auditoire mixte, à Montréal. Avec les Landry, les Moore, les Genest et les Sissons, il a convaincu tout un groupe d'intellectuels anglo-ontariens de tête et de cœur droits, de la justesse des réclamations dont il est le protagoniste.

Il est grand, mince, sec, pâle, alerte, d'esprit résolu. S'il ne s'était battu comme il le fit avec détermination contre une maladie qui le guetta longtemps, il serait mort il y a des années. Sa volonté, une ténacité à vivre qui ne voulut jamais abandonner la lutte l'ont prolongé, guéri. Cette expérience personnelle lui apprit qu'il n'est pas de causes désespérées, perdues. Président de l'*Association canadienne-française d'Éducation d'Ontario*, il y donne une large partie de son temps, de ses veilles, de ses labeurs; il est aux avant-postes, appuyé par ses commettants et les appu-

yant. Les travaux, les articles de revues, les plaidoiries, les discours qu'il a faits sur le sujet sont nets, limpides, étayés sur la constitution, le droit, les principes les plus irréfutables d'une intelligente pédagogie. Il ne perd aucune occasion, fût-ce au détriment de ses affaires, de sa santé même, d'avancer partout sa cause, de la faire pénétrer dans des esprits jusque-là indifférents, de tenter de les y gagner, de leur en faire apercevoir le bien-fondé.

Il est à l'honneur d'une question comme celle-là d'avoir eu pour la défendre jusqu'ici en terre canadienne deux anciens présidents, l'un, du Sénat, vieux conservateur, M. Landry, l'autre, des Communes, libéral de toujours, M. Belcourt. Ils ont différé d'avis l'un de l'autre, sur maints points politiques, pris part à des débats, au Sénat dans des camps opposés. Mais l'un et l'autre se sont entendus sur un terrain plus élevé que la politique: le droit des

nôtres à enseigner leur langue maternelle à leurs enfants sur le sol ontarien. Ils se sont tous deux dévoués au maintien, à l'avancement de cette cause. M. Landry mourut assuré d'avoir, pour continuer la bataille pacifique, mais vigoureuse, un intelligent et obstiné collègue, M. Belcourt.

Ce sera leur gloire à tous deux d'avoir employé la fin de leur carrière, le meilleur de leur vie à la défense du droit et de la justice, s'y mettant au-dessus des partis et des soucis d'ordre politique, au désavantage de leurs intérêts matériels immédiats, qu'ils n'ont même pas pensé à jeter dans la balance.

Ils auront été plus que des chefs: un double et magnifique exemple.

M. FORTIER

Cet homme presque frêle, déjà gris à cinquante ans, est d'allure rapide, nerveuse, endiablée. Il ne marche pas; il détale. De

son bureau à son journal, à sa banque, à l'un de ses établissements, à un autre, à son club, il décampe d'un pas précipité, comme si une demi-minute de retard allait compromettre toute la série de ses multiples entreprises. Si vous l'arrêtez, vous sentirez qu'il a des fourmis à la plante des pieds, des impatiences aux jambes. Il brûle sur place. Il faut qu'il aille et remue. Il parle comme il va, vite, à mots bousculés. Il pense de la même façon, sans trève, sans répit, à tout ce qu'il brasse d'affaires. A ce jeu, il va s'user, vieillir trop vite, pensez-vous. Empêchez-le de se précipiter ainsi, vous le contrarierez, vous ferez violence à sa nature, il en souffrira. Cette animation, cette hâte, c'est son train normal. Un des personnages de Daudet ne pouvait penser qu'en parlant. M. Fortier n'est tout à fait lui-même que s'il s'agite, se démène, se trémousse, fait des projets, tente de les exécuter, les exécute, en imagine d'autres,

rencontre des obstacles, s'acharne à les surmonter, à les contourner; le jour où tout cela cessera, le ressort sera cassé, la machine détraquée, — il aura vécu.

A dix-huit ans, il entra, petit sténographe, dans la maison dont il est le chef et l'âme depuis une quinzaine d'années, où il est maître absolu depuis quelques mois. Il y a pris et tenu, un à un, tous les postes; tôt rendu à sa place, tard parti, voulant tout voir et penser à tout, pris partout, décidant tout, il a tout osé, il a bien réussi. Il est en voyage comme chez lui, sautant d'une affaire à l'autre, pirouettant d'un conseil d'administration à l'autre. Et quand il a passé, il a souvent bouleversé les choses, secoué les gens; car il a, dans les affaires, la méthode brusque, le commandement sec, la question en coup de fouet, déconcertante; on ne le berne pas aisément et c'est un metteur en train peu ordinaire.

Dès sa jeunesse il eut vers les journaux

un penchant assez inexplicable chez un esprit de tournure aussi réaliste, recherchant d'abord le succès matériel et pour qui les hommes d'idées devaient toujours sembler n'être que des instruments. Il rêva d'avoir ses journaux à lui. On ne s'imagine pas, à moins d'être du métier, ce qu'il en coûte aujourd'hui d'en avoir un seul. Or il en a deux, l'*Evénement* et le *Nouvelliste;* il a des fonds dans un troisième, — le *Soleil*. Et l'un de ses rares conseillers politiques, vague sénateur au problématique talent de combinaison, l'a, ces mois derniers, entraîné par surprise dans l'aventure de la *Patrie*, où il se diminue aux yeux des gens sérieux et dont il ne sera guère fâché de se tirer l'un de ces matins. A-t-il voulu des journaux pour avancer ses ambitions politiques ? L'influence de la presse et le prestige apparent d'un directeur de journal l'ont-ils ébloui ? Pensait-il que le journal d'affaires est toujours une mine

d'or ? Est-il entrepreneur en quotidiens comme un homme riche a des chevaux de course, — par fantaisie ? A tout cela il répond: "Les journaux m'ont toujours attiré". Pour le reste, il ne dit rien, — il engage son argent, il attend, parfois il s'impatiente; car un journal d'affaires n'est pas toujours une belle affaire.

Intéressé dans quatre quotidiens dont l'un se dit conservateur, dont l'autre se prétend indépendant, dont le troisième se proclame libéral et dont le dernier ne professe aucune foi politique, M. Fortier pourrait être souvent perplexe. Quelle est au juste son opinion ? se demande-t-on. Est-il indépendant rue de la Fabrique, rouge côte de la Montagne, bleu à Montréal, neutre aux Trois-Rivières ? Non pas. Il n'est pas toujours de l'avis de ses rédacteurs; il est parfois au-dessus, d'autres fois aux antipodes. N'importe. C'est un homme d'argent. Ce qu'il perd dans une

feuille, il le gagne dans une autre; et ce qu'il place dans une, il le tire d'ailleurs. Il surveille le mouvement des fonds, les tableaux du tirage , il a l'œil au rendement, il est heureux, même s'il n'est pas satisfait; n'est-il pas dans quatre journaux et ne l'estime-t-on pas quelqu'un, dans la presse d'affaires ? Cela lui suffit. Pour ce qui est de ses opinions politiques, de quelle importance est-ce, au vrai ? N'a-t-il de pas quoi choisir, entre celles de la *Patrie*, du *Soleil*, de l'*Evénement* ? Et s'il doit opter entre les trois, n'a-t-il pas la liberté de les avoir toutes, de prendre pour un temps celles-ci plutôt que celles-là, et la ressource de partager l'avis de sa quatrième feuille, — celle qui fait métier de n'en pas avoir ?

La politique de la dernière vaut l'opinion de n'importe laquelle des trois autres.

M. E.-J. HÉBERT

A peine s'il avait quatorze ans lorsqu'il entra dans les bureaux du *Grand-Tronc;* il en avait dix-sept le jour où le *Pacifique Canadien* alla le chercher, vers 1882. pour en faire le secrétaire particulier de M.Van Horne, plus tard sir William Van Horne, aussi connu dans le monde des collectionneurs d'art qu'il le fut dans le monde ferroviaire des deux Amériques. Depuis quarante-quatre ans, M. Hébert a monté de poste en poste, jusqu'à sa belle situation présente dans l'administration supérieure d'un des grands chemins de fer de l'univers, — du plus grand, dans le champ de l'initiative privée. A ses chefs il a donné sans cesse un concours intelligent, une loyauté de toutes les heures; et s'ils l'ont promu, c'est qu'ils le lui devaient; leur esprit de justice l'a reconnu. Il a gagné chacun de ses grades à force de travail,

de fidélité, d'honnêteté, de discrétion, de tact, de courage.

Il est petit, sémillant, d'une urbanité simple; l'âge ne paraît avoir aucune prise sur lui, tant il porte bien ses soixante et un ans; on lui en donnerait cinquante, à le voir passer, droit, vif, de son pas nerveux, l'œil clair derrière le binocle. Il est aimable causeur, il connaît les hommes, il est complaisant en même temps que prudent et vite sur la défensive, s'il croit en jeu les intérêts de sa compagnie.

Il est d'un patriotisme actif et vigilant, canadien-français jusqu'à l'âme, bien qu'il ait passé toute sa vie dans les milieux anglo-canadiens. Il eut toujours son franc-parler chez les maîtres du *Pacifique Canadien;* et sa souple et amicale persistance lui permit souvent de gagner son point en des temps où d'autres que lui, moins estimés des chefs, les eussent indisposés, auraient perdu la partie.

Lorsque se débattit parmi les grandes compagnies le point de savoir si elles obéiraient à la loi Lavergne sur les billets et les pièces bilingues, des esprits mal disposés se prononcèrent l'encontre, dans une réunion préliminaire inspirée de Toronto. Le *Pacifique Canadien*, — lord Shaughnessy en était alors président, il y avait dans le conseil M. Wanklyn, favorable à notre langue et qui la parle très bien, — se réserva. M. Hébert, avec l'appui de M. Wanklyn, prépara toute une série de formules bilingues, pour démontrer l'aspect pratique de la loi Lavergne. A la grande conférence des compagnies ferroviaires où devait se prendre la décision finale, M. Hébert, représentant du *Pacifique Canadien*, mit son dossier sur la table et parla. Il le fit avec tact, brio, aplomb, solidité; il rencontra toutes les objections, même les plus spécieuses, y répondit si bien qu'il vint à bout de la résistance. Lord

Shaughnessy, qu'il avait d'abord convaincu, l'avait autorisé, pour emporter le morceau, à déclarer que le *Pacifique*, à supposer même que la loi fût inconstitutionnelle comme on le prétendait en des milieux hostiles, s'y conformerait à cause de ses excellentes relations avec les Canadiens français.

Ce jour fut un des plus beaux de la vie de M. Hébert. Il avait travaillé, en même temps que pour sa compagnie, pour sa langue et pour sa race, depuis longtemps. Il avait gagné pour elles et à cause d'elles une victoire décisive. Modeste, il n'en dit mot à l'extérieur. Mais tout se sait, à la longue. Et si ce qui se passa ce jour-là fut à l'honneur du *Pacifique*, cela reste aussi à celui de ce fonctionnaire loyal et fier de ses origines. N'est-ce pas au reste lui que, plus d'une fois, lord Shaughnessy, qui l'avait en haute estime, fit mander à son cabinet pour défendre les Canadiens

français et leur langue contre des visiteurs de marque mal informés, prévenus ? La causerie finie, le visiteur éclairé, le président disait, content de lui : "*Well done, Hébert !*"

A son cinquantenaire approchant, toute sa race pourra répéter à M. Hébert, comme citation à l'honneur, le mot de lord Shaughnessy.

M. MAX. RAYMOND

Il est grand, mince, calme, parle peu, écoute, observe, remarque. Plusieurs jeunes députés, sitôt rendus aux Communes, essaient de s'imposer tout de suite aux galeries et aux journaux. Ils réussissent parfois; mais ils ne sont pas souvent pris au sérieux. C'est qu'ils manquent, non pas de talent, mais de modestie, s'imaginent que, pour avoir été élus, ils ont la science infuse de la politique, connaissent à fond la vie publique. La plupart finissent par comprendre

qu'on ne devient pas parlementaire remarquable en une session, renoncent à l'effort qu'il y faut mettre, se contentent de devenir des députés d'arrière-plan, si d'autres persistent, travaillent, étudient, réfléchissent, s'imposent.

M. Maxime Raymond n'a pas encore pris part à de grands débats. Il les a suivis en spectateur, en auditeur attentif. Il n'a pas fait de bruit, n'a pas cherché à se mettre en évidence, à se faufiler aux premières places à force de camaraderie, de combinaisons, de cabale, d'obséquiosité, d'arrivisme. Il a pris en séance des leçons d'éloquence et de procédure parlementaires, Il a réfléchi sur ce qu'il entendait et voyait. Il s'est informé aux meilleures sources. Il a fréquenté la bibliothèque ailleurs qu'aux rayons de littérature légère. Peu de nouveaux députés ont autant que lui, sans en avoir l'air, su ce qui se préparait, suivi le jeu des coulisses, percé les secrets

avec tact et discrétion. Il n'a pas d'ambition démesurée; il est avocat renseigné, il a une belle culture, un esprit judicieux et droit, un beau caractère. Il n'est d'aucun clan, d'aucune coterie, ne fait sa cour à personne. Il aura appris, pendant ses deux premières sessions, à peser les hommes et leurs motifs, à démêler derrière les attitudes et les professions de foi les véritables mobiles, les intentions réelles, il aura vu ce qu'il y a au tréfonds des débats retentissants: tantôt la justice aux prises avec l'injustice, tantôt des passions troubles et contradictoires, parfois même l'intérêt public.

A la fin de la session présente sa période d'apprentissage politique devra se clore. Il sera vrai député. Il en sera un d'autant meilleur qu'il entra dans la vie publique, non pas avec crainte, mais avec l'appréhension de n'y pas être assez préparé. S'il ne l'avait été, il n'aurait pas eu ce scrupule, mais plutôt de la faconde, de

l'audace. Bel indice de sa probité intellectuelle et politique, que ce souci d'être bon député, puisqu'enfin il se décidait à se porter candidat.

Que deviendra-t-il ? S'il lui manque de l'assurance, il a conscience de ce qu'il est, de sa valeur, de ce qu'il pourrait être. Il a de la fortune, une belle situation. D'autres, moins bien doués que lui, ont jadis été ministres. S'il le voulait, il serait possible qu'il le fût, un peu plus tard, d'ici deux ou trois ans. Mais il faudrait que cela ne comportât pas le sacrifice de ses idées; — il en a, elles sont d'un vrai Canadien, il y tient, ne les mettra pas de côté pour son avancement, pas même pour son parti. Car il a de l'indépendance d'esprit.

La Bruyère a dit: "*Nous devons travailler à nous rendre très dignes de quelque emploi; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.*" M. Raymond, qui a lu les *Caractères*, aura voulu faire de cette maxime sa règle de vie publique. Il en est de moins nobles.

FIN

Index alphabétique des noms

A

B

Page

Barrette, J.-A. 126
Beaulieu, L.-E. 76
Béique, F.-L. 115
Belcourt, L.-N. 146
Bennett, R.-B. 83
Berthiaume, Eugène. 64
Bienvenu, Tancrède. 70
Brodeur, J.-A.-A. 68

C

Cahan, C.-H. 112
Caron, J.-E. 89
Cardin, P.-J.-A. 17
Chapais, Thomas. 98

D

David, Athanase. 40
Dessaulles, G.-C. 92
Ducharme, G.-N. 48
Du Tremblay, P. 27

E

EDWARDS, J.-W 20

F

FAUTEUX, G.-ANDRÉ..... 15
FERGUSON, HOWARD..... 136
FORTIER, J.-H..... 149

G

GALIPEAULT, ANT..... 119
GOUIN, L.-M..... 129
GROULX, LIONEL..... 106
GUIMONT, ERNEST..... 133
GUTHRIE, HUGH..... 11

H

HÉBERT, E.-J..... 155

I J

K

KING, W.-L.-MACKENZIE..... 22

L

Lapointe, Ernest..... 24
Leman, Beaudry..... 61
Lemieux, Rodolphe..... 32
L'Espérance, D.-O..... 38

M

Martin, Médéric..... 36
Maurault, Olivier..... 46
Meighen, Arthur..... 9
Montpetit, Edouard..... 29
Monty, Rodolphe..... 110

N

Nicol, Jacob..... 95

O

P

Perrault, Antonio..... 42
Perrier, Philippe..... 142
Perron, J.-L..... 57

Q

R

RAYMOND, MAXIME..... 159
RINFRET, FERNAND..... 13
ROY, CAMILLE..... 122

S

SIROIS, JOSEPH..... 140

T

TARTE, L.-J..... 52
TRÉPANIER, LÉON..... 73
TURGEON, ADÉLARD..... 103

U

V

VAILLANCOURT, J.-A..... 86
VANIER, GUY..... 54
VERSAILLES, JOSEPH..... 80

W X Y Z

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE POPULAIRE (LIMITÉE)
336 EST, RUE NOTRE-DAME
MONTRÉAL, CANADA
POUR LA LIBRAIRIE DU *Devoir*,
LE 20 DÉCEMBRE 1926

Date Due

TRENT UNIVERSITY
0 1164 0374261 6

PS8508 .U36S5
Dulac, Paul
Silhouettes d'aujord'hui.

280200